﻿The Project Gutenberg EBook of Claire de Lune, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Claire de Lune

Author: Guy de Maupassant

Release Date: February 20, 2004 [EBook #11199]

[Last modified on August 31, 2009]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CLAIRE DE LUNE \*\*\*

Produced by Miranda van de Heijning, Brett Koonce and PG Distributed

Proofreaders. This file was produced from images generously made

available by gallica (Bibliotheque nationale de France) at

http://gallica.bnf.fr.

CLAIR DE LUNE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

\* \* \* \* \*

PARIS

1884

\* \* \* \* \*

ILLUSTRATIONS DE

ARCOS--GAMBARD--GRASSET--JEANNIOT--LE NATUR--ADRIEN MARIE

MERWART--MYRBACH--RENOUARD--ROCHEGROSSE--ROY--TIRADO

CLAIR DE LUNE

[Illustration de GAMBARD]

Il portait bien son nom de bataille, l'abbé Marignan. C'était un grand

prêtre maigre, fanatique, d'âme toujours exaltée, mais droite. Toutes

ses croyances étaient fixes, sans jamais d'oscillations. Il s'imaginait

sincèrement connaître son Dieu, pénétrer ses desseins, ses volontés, ses

intentions.

Quand il se promenait à grands pas dans l'allée de son petit presbytère

de campagne, quelquefois une interrogation se dressait dans son esprit:

«Pourquoi Dieu a-t-il fait cela?» Et il cherchait obstinément, prenant

en sa pensée la place de Dieu, et il trouvait presque toujours. Ce

n'est pas lui qui eût murmuré dans un élan de pieuse humilité:

«Seigneur, vos desseins sont impénétrables!» ICI se disait: «Je suis le

serviteur de Dieu, je dois connaître ses raisons d'agir, et les deviner

si je ne les connais pas.»

Tout lui paraissait créé dans la nature avec une logique absolue et

admirable. Les «Pourquoi» et les «Parce que» se balançaient toujours.

Les aurores étaient faites pour rendre joyeux les réveils, les jours

pour mûrir les moissons, les pluies pour les arroser, les soirs pour

préparer au sommeil et les nuits sombres pour dormir.

Les quatre saisons correspondaient parfaitement à tous les besoins de

l'agriculture; et jamais le soupçon n'aurait pu venir au prêtre que la

nature n'a point d'intentions et que tout ce qui vit s'est plié, au

contraire, aux dures nécessités des époques, des climats et de la

matière.

Mais il haïssait la femme, il la haïssait inconsciemment, et la

méprisait par instinct. Il répétait souvent la parole du Christ: «Femme,

qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?» et il ajoutait: «On disait que

Dieu lui-même se sentait mécontent de cette oeuvre-là.» La femme était

bien pour lui l'enfant douze fois impure dont parle le poète. Elle était

le tentateur qui avait entraîné le premier homme et qui continuait

toujours son oeuvre de damnation, l'être faible, dangereux,

mystérieusement troublant. Et plus encore que leur corps de perdition,

il haïssait leur âme aimante.

Souvent il avait senti leur tendresse attachée à lui et, bien qu'il se

sût inattaquable, il s'exaspérait de ce besoin d'aimer qui frémissait

toujours en elles.

Dieu, à son avis, n'avait créé la femme que pour tenter l'homme et

l'éprouver. Il ne fallait approcher d'elle qu'avec des précautions

défensives, et les craintes qu'on a des pièges. Elle était, en effet,

toute pareille à un piège avec ses bras tendus et ses lèvres ouvertes

vers l'homme.

Il n'avait d'indulgence que pour les religieuses que leur voeu rendait

inoffensives; mais il les traitait durement quand même, parce qu'il la

sentait toujours vivante au fond de leur coeur enchaîné, de leur coeur

humilié, cette éternelle tendresse qui venait encore à lui, bien qu'il

fût un prêtre.

Il la sentait dans leurs regards plus mouillés de piété que les regards

des moines, dans leurs extases où leur sexe se mêlait, dans leurs élans

d'amour vers le Christ, qui l'indignaient parce que c'était de l'amour

de femme, de l'amour charnel; il la sentait, cette tendresse maudite,

dans leur docilité même, dans la douceur de leur voix en lui parlant,

dans leurs yeux baissés, et dans leurs larmes résignées quand il les

reprenait avec rudesse.

Et il secouait sa soutane en sortant des portes du couvent, et il s'en

allait en allongeant les jambes comme s'il avait fui devant un danger.

Il avait une nièce qui vivait avec sa mère dans une petite maison

voisine. Il s'acharnait à en faire une soeur de charité.

Elle était jolie, écervelée et moqueuse. Quand l'abbé sermonnait, elle

riait; et quand il se fâchait contre elle, elle l'embrassait avec

véhémence, le serrant contre son coeur, tandis qu'il cherchait

involontairement à se dégager de cette étreinte qui lui faisait goûter

cependant une joie douce, éveillant au fond de lui cette sensation de

paternité qui sommeille en tout homme.

Souvent il lui parlait de Dieu, de son Dieu, en marchant à côté d'elle

par les chemins des champs. Elle ne l'écoutait guère et regardait le

ciel, les herbes, les fleurs, avec un bonheur de vivre qui se voyait

dans ses yeux. Quelquefois elle s'élançait pour attraper une bête

volante, et s'écriait en la rapportant: «Regarde, mon oncle, comme elle

est jolie; j'ai envie de l'embrasser.» Et ce besoin «d'embrasser des

mouches» ou des grains de lilas inquiétait, irritait, soulevait le

prêtre, qui retrouvait encore là cette indéracinable tendresse qui germe

toujours au coeur des femmes.

Puis, voilà qu'un jour l'épouse du sacristain, qui faisait le ménage de

l'abbé Marignan, lui apprit avec précaution que sa nièce avait un

amoureux.

Il en ressentit une émotion effroyable, et il demeura suffoqué, avec du

savon plein la figure, car il était en train de se raser.

Quand il se retrouva en état de réfléchir et de parler, il s'écria: «Ce

n'est pas vrai, vous mentez, Mélanie!»

Mais la paysanne posa la main sur son coeur: «Que notre Seigneur me juge

si je mens, monsieur le curé. J'vous dis qu'elle y va tous les soirs

sitôt qu' votre soeur est couchée. Ils se r'trouvent le long de la

rivière. Vous n'avez qu'à y aller voir entre dix heures et minuit.»

Il cessa de se gratter le menton, et il se mit à marcher violemment,

comme il faisait toujours en ses heures de grave méditation. Quand il

voulut recommencer à se barbifier, il se coupa trois fois depuis le nez

jusqu'à l'oreille.

Tout le jour, il demeura muet, gonflé d'indignation et de colère. A sa

fureur de prêtre, devant l'invincible amour, s'ajoutait une exaspération

de père moral, de tuteur, de chargé d'âme, trompé, volé, joué par une

enfant; cette suffocation égoïste des parents à qui leur fille annonce

qu'elle a fait, sans eux et malgré eux, choix d'un époux.

Après son dîner, il essaya de lire un peu, mais il ne put y parvenir; et

il s'exaspérait de plus en plus. Quand dix heures sonnèrent, il prit sa

canne, un formidable bâton de chêne dont il se servait toujours en ses

courses nocturnes, quand il allait voir quelque malade. Et il regarda en

souriant l'énorme gourdin qu'il faisait tourner, dans sa poigne solide

de campagnard, en des moulinets menaçants. Puis, soudain, il le leva et,

grinçant des dents, l'abattit sur une chaise dont le dossier fendu tomba

sur le plancher.

Et il ouvrit sa porte pour sortir; mais il s'arrêta sur le seuil,

surpris par une splendeur de clair de lune telle qu'on n'en voyait

presque jamais.

Et comme il était doué d'un esprit exalté, un de ces esprits que

devaient avoir les Pères de l'Église, ces poètes rêveurs, il se sentit

soudain distrait, ému par la grandiose et sereine beauté de la nuit

pâle.

Dans son petit, jardin, tout baigné de douce lumière, ses arbres

fruitiers, rangés en ligne, dessinaient en ombre sur l'allée leurs

grêles membres de bois à peine vêtus de verdure; tandis que le

chèvrefeuille géant, grimpé sur le mur de sa maison, exhalait des

souffles délicieux et comme sucrés, faisait flotter dans le soir tiède

et clair une espèce d'âme parfumée.

Il se mit à respirer longuement, buvant de l'air comme les ivrognes

boivent du vin, et il allait à pas lents, ravi, émerveille, oubliant

presque sa nièce.

Dès qu'il fut dans la campagne, il s'arrêta pour contempler toute la

plaine inondée de cette lueur caressante, noyée dans ce charme tendre et

languissant des nuits sereines. Les crapauds à tout instant jetaient par

l'espace leur note courte et métallique, et des rossignols lointains

mêlaient leur musique égrenée qui fait rêver sans faire penser, leur

musique légère et vibrante, faite pour les baisers, à la séduction du

clair de lune.

L'abbé se remit à marcher, le coeur défaillant, sans qu'il sût pourquoi.

Il se sentait comme affaibli, épuisé tout à coup; il avait une envie de

s'asseoir, de rester là, de contempler, d'admirer Dieu dans son oeuvre.

Là-bas, suivant les ondulations de la petite rivière, une grande ligne

de peupliers serpentait. Une buée fine, une vapeur blanche que les

rayons de lune traversaient, argentaient, rendaient luisante, restait

suspendue autour et au-dessus des berges, enveloppait tout le cours

tortueux de l'eau d'une sorte de ouate légère et transparente.

Le prêtre encore une fois s'arrêta, pénétré jusqu'au fond de l'âme par

un attendrissement grandissant, irrésistible.

Et un doute, une inquiétude vague l'envahissait; il sentait naître en

lui une de ces interrogations qu'il se posait parfois. Pourquoi Dieu

avait-il fait cela? Puisque la nuit est destinée au sommeil, à

l'inconscience, au repos, à l'oubli de tout, pourquoi la rendre plus

charmante que le jour, plus douce que les aurores et que les soirs, et

pourquoi cet astre lent et séduisant, plus poétique que le soleil et qui

semble destiné, tant il est discret, à éclairer des choses trop

délicates et mystérieuses pour la grande lumière, s'en venait-il faire

si transparentes les ténèbres?

Pourquoi le plus habile des oiseaux chanteurs ne se reposait-il pas

comme les autres et se mettait-il à vocaliser dans l'ombre troublante?

Pourquoi ce demi-voile jeté sur le monde? Pourquoi ces frissons de

coeur, cette émotion de l'âme, cet alanguissement de la chair?

Pourquoi ce déploiement de séductions que les hommes ne voyaient point,

puisqu'ils étaient couchés en leurs lits? A qui étaient destinés ce

spectacle sublime, cette abondance de poésie jetée du ciel sur la terre?

Et l'abbé ne comprenait point.

Mais voilà que là-bas, sur le bord de la prairie, sous la voûte des

arbres trempés de brume luisante, deux ombres apparurent qui marchaient

côte à côte.

L'homme était plus grand et tenait par le cou son amie, et, de temps en

temps, l'embrassait sur le front. Ils animèrent tout à coup ce paysage

immobile qui les enveloppait comme un cadre divin fait pour eux. Ils

semblaient, tous deux, un seul être, l'être à qui était destinée cette

nuit calme et silencieuse; et ils s'en venaient vers le prêtre comme une

réponse vivante, la réponse que son Maître jetait à son interrogation.

Il restait debout, le coeur battant, bouleversé, et il croyait voir

quelque chose de biblique, comme les amours de Ruth et de Booz,

l'accomplissement d'une volonté du Seigneur dans un de ces grands décors

dont parlent les livres saints. En sa tête se mirent à bourdonner les

versets du Cantique des Cantiques, les cris d'ardeur, les appels des

corps, toute la chaude poésie de ce poème brûlant de tendresse.

Et il se dit: «Dieu peut-être a fait ces nuits-là pour voiler d'idéal

les amours des hommes.»

Et il reculait devant le couple embrassé qui marchait toujours. C'était

sa nièce pourtant; mais il se demandait maintenant s'il n'allait pas

désobéir à Dieu. Et Dieu ne permet-il point l'amour, puisqu'il l'entoure

visiblement d'une splendeur pareille?

Et il s'enfuit, éperdu, presque honteux, comme s'il eût pénétré dans un

temple où il n'avait pas le droit d'entrer.

\* \* \* \* \*

UN COUP D'ÉTAT

[Illustration de JEANNIOT]

Paris venait d'apprendre le désastre de Sedan. La République était

proclamée. La France entière haletait au début de cette démence qui dura

jusqu'après la Commune. On jouait au soldat d'un bout à l'autre du

pays.

Des bonnetiers étaient colonels faisant fonctions de généraux; des

revolvers et des poignards s'étalaient autour de gros ventres pacifiques

enveloppés de ceintures rouges; des petits bourgeois devenus guerriers

d'occasion commandaient des bataillons de volontaires braillards et

juraient comme des charretiers pour se donner de la prestance.

Le seul fait de tenir des armes, de manier des fusils à systèmes

affolait ces gens qui n'avaient jusqu'ici manié que des balances, et les

rendait, sans aucune raison, redoutables au premier venu. On exécutait

des innocents pour prouver qu'on savait tuer; on fusillait, en rôdant

par les campagnes vierges encore de Prussiens, les chiens errants, les

vaches ruminant en paix, les chevaux malades pâturant dans les

herbages.

Chacun se croyait appelé à jouer un grand rôle militaire. Les cafés des

moindres villages, pleins de commerçants en uniforme, ressemblaient à

des casernes ou à des ambulances.

Le bourg de Canneville ignorait encore les affolantes nouvelles de

l'armée et de la capitale; mais une extrême agitation le remuait depuis

un mois, les partis adverses se trouvant face à face.

Le maire, M. le vicomte de Varnetot, petit homme maigre, vieux déjà,

légitimiste rallié à l'Empire depuis peu, par ambition, avait vu surgir

un adversaire déterminé dans le docteur Massarel, gros homme sanguin,

chef du parti républicain dans l'arrondissement, vénérable de la loge

maçonnique du chef-lieu, président de la Société d'agriculture et du

banquet des pompiers, et organisateur de la milice rurale qui devait

sauver la contrée.

En quinze jours, il avait trouvé le moyen de décider à la défense du

pays soixante-trois volontaires mariés et pères de famille, paysans

prudents et marchands du bourg, et il les exerçait, chaque matin, sur la

place de la mairie.

Quand le maire, par hasard, venait au bâtiment communal, le commandant

Massarel, bardé de pistolets, passant fièrement, le sabre en main,

devant le front de sa troupe, faisait hurler à son monde: «Vive la

patrie!» Et ce cri, on l'avait remarqué, agitait le petit vicomte, qui

voyait là sans doute une menace, un défi, en même temps qu'un souvenir

odieux de la grande Révolution.

Le 5 septembre au matin, le docteur en uniforme, son revolver sur sa

table, donnait une consultation à un couple de vieux campagnards, dont

l'un, le mari, atteint de varices depuis sept ans, avait attendu que sa

femme en eût aussi pour venir trouver le médecin, quand le facteur

apporta le journal.

M. Massarel l'ouvrit, pâlit, se dressa brusquement, et, levant les deux

bras au ciel dans un geste d'exaltation, il se mit à vociférer de toute

sa voix, devant les deux ruraux affolés:

--Vive la République! vive la République! vive la République!

Puis il retomba sur son fauteuil, défaillant d'émotion.

Et comme le paysan reprenait: «Ça a commencé par des fourmis qui me

couraient censément le long des jambes,» le docteur Massarel s'écria:

--Fichez-moi la paix; j'ai bien le temps de m'occuper de vos bêtises. La

République est proclamée, l'Empereur est prisonnier, la France est

sauvée. Vive la République!»

Et, courant à la porte, il beugla: Céleste, vite, Céleste!

La bonne épouvantée accourut; il bredouillait tant il parlait

rapidement.

--Mes bottes, mon sabre, ma cartouchière et le poignard espagnol qui est

sur ma table de nuit, dépêche-toi!

Comme le paysan obstiné, profitant d'un instant de silence, continuait:

--Ça a devenu comme des poches qui me faisaient mal en marchant.

Le médecin exaspéré hurla:

--Fichez-moi donc la paix, nom d'un chien, si vous vous étiez lavé les

pieds, ça ne serait pas arrivé.

Puis, le saisissant au collet, il lui jeta dans la figure:

--Tu ne sens donc pas que nous sommes en république, triple brute?

Mais le sentiment professionnel le calma tout aussitôt, et il poussa

dehors le ménage abasourdi, en répétant:

--Revenez demain, revenez demain, mes amis. Je n'ai pas le temps

aujourd'hui.

Tout en s'équipant des pieds à la tête, il donna de nouveau une série

d'ordres urgents à sa bonne:

--Cours chez le lieutenant Picart et chez le sous-lieutenant Pommel, et

dis-leur que je les attends ici immédiatement. Envoie-moi aussi

Torchebeuf avec son tambour, vite, vite.

Et quand Céleste fut sortie, il se recueillit, se préparant à surmonter

les difficultés de la situation.

Les trois hommes arrivèrent ensemble, en vêtements de travail. Le

commandant, qui s'attendait à les voir en tenue, eut un sursaut.

--Vous ne savez donc rien, sacre bleu? L'empereur est prisonnier, la

République est proclamée. Il faut agir. Ma position est délicate, je

dirai plus, périlleuse.

Il réfléchit quelques secondes devant les visages ahuris de ses

subordonnés, puis reprit:

--Il faut agir et ne pas hésiter; les minutes valent des heures dans des

instants pareils. Tout dépend de la promptitude des décisions. Vous,

Picart, allez trouver le curé et sommez-le de sonner le tocsin pour

réunir la population que je vais prévenir. Vous, Torchebeuf, battez le

rappel dans toute la commune jusqu'aux hameaux de la Gerisaie et de

Salmare pour rassembler la milice en armes sur la place. Vous, Pommel,

revêtez promptement votre uniforme, rien que la tunique et le képi. Nous

allons occuper ensemble la mairie et sommer M. de Varnetot de me

remettre ses pouvoirs. C'est compris?

--Oui.

--Exécutez, et promptement. Je vous accompagne jusque chez vous, Pommel,

puisque nous opérons ensemble.

Cinq minutes plus tard, le commandant et son subalterne, armés jusqu'aux

dents, apparaissaient sur la place juste au moment où le petit vicomte

de Varnetot, les jambes guêtrées comme pour une partie de chasse, son

Lefaucheux sur l'épaule, débouchait à pas rapides par l'autre rue, suivi

de ses trois gardes en tunique verte, le couteau sur la cuisse et le

fusil en bandoulière.

Pendant que le docteur s'arrêtait, stupéfait, les quatre hommes

pénétrèrent dans la mairie dont la porte se referma derrière eux.

--Nous sommes devancés, murmura le médecin, il faut maintenant attendre

du renfort. Bien à faire pour le quart d'heure.

Le lieutenant Picart reparut:

--Le curé a refusé d'obéir, dit-il; il s'est même enfermé dans l'église

avec le bedeau et le suisse.

Et, de l'autre côté de la place, en face de la mairie blanche et close,

l'église, muette et noire, montrait sa grande porte de chêne garnie de

ferrures de fer.

Alors, comme les habitants intrigués mettaient le nez aux fenêtres ou

sortaient sur le seuil des maisons, le tambour soudain roula, et

Torchebeuf apparut, battant avec fureur les trois coups précipités du

rappel. Il traversa la place au pas gymnastique, puis disparut dans le

chemin des champs.

Le commandant tira son sabre, s'avança seul, à moitié distance environ

entre les deux bâtiments où s'était barricadé l'ennemi et, agitant son

arme au-dessus de sa tête, il mugit de toute la force de ses poumons:

«Vive la République! Mort aux traîtres!»

Puis, il se replia vers ses officiers.

Le boucher, le boulanger et le pharmacien, inquiets, accrochèrent leurs

volets et fermèrent leurs boutiques. Seul l'épicier demeura ouvert.

Cependant les hommes de la milice arrivaient peu à peu, vêtus

diversement et tous coiffés d'un képi noir à galon rouge, le képi

constituant tout l'uniforme du corps. Ils étaient armés de leurs vieux

fusils rouilles, ces vieux fusils pendus depuis trente ans sur les

cheminées des cuisines, et ils ressemblaient assez à un détachement de

gardes champêtres.

Lorsqu'il en eut une trentaine autour de lui, le commandant, en quelques

mots, les mit au fait des événements; puis, se tournant vers son

état-major: «Maintenant, agissons,» dit-il.

Les habitants se rassemblaient, examinaient et devisaient.

Le docteur eut vite arrêté son plan de campagne:

--Lieutenant Picart, vous allez vous avancer sous les fenêtres de cette

mairie et sommer M. de Varnetot, au nom de la République, de me remettre

la maison de ville.

Mais le lieutenant, un maître-maçon, refusa:

--Vous êtes encore un malin, vous. Pour me faire flanquer un coup de

fusil, merci. Ils tirent bien ceux qui sont là-dedans, vous savez.

Faites vos commissions vous-même.

Le commandant devint rouge.

--Je vous ordonne d'y aller au nom de la discipline.

Le lieutenant se révolta:

--Plus souvent que je me ferai casser la figure sans savoir pourquoi.

Les notables, rassemblés en un groupe voisin, se mirent à rire. Un d'eux

cria:

--T'as raison, Picart, c'est pas l'moment!

Le docteur, alors, murmura:

--Lâches!

Et, déposant son sabre et son revolver aux mains d'un soldat, il

s'avança d'un pas lent, l'oeil fixé sur les fenêtres, s'attendant à en

voir sortir un canon de fusil braqué sur lui.

Comme il n'était qu'à quelques pas du bâtiment, les portes des deux

extrémités donnant entrée dans les deux écoles s'ouvrirent, et un flot

de petits êtres, garçons par ci, filles par là, s'en échappèrent et se

mirent à jouer sur la grande place vide, piaillant, comme un troupeau

d'oies, autour du docteur, qui ne pouvait se faire entendre.

Aussitôt les derniers élèves sortis, les deux portes s'étaient

refermées.

Le gros des marmots enfin se dispersa, et le commandant appela d'une

voix forte:

--Monsieur de Varnetot?

Une fenêtre du premier étage s'ouvrit. M. de Varnetot parut. Le

commandant reprit:

--Monsieur, vous savez les grands événements qui viennent de changer la

face du gouvernement. Celui que vous représentiez n'est plus. Celui que

je représente monte au pouvoir. En ces circonstances douloureuses, mais

décisives, je viens vous demander, au nom de la nouvelle République, de

remettre en mes mains les fonctions dont vous avez été investi par le

précédent pouvoir.

M. de Varnetot répondit:

--Monsieur le docteur, je suis maire de Canneville, nommé par l'autorité

compétente, et je resterai maire de Canneville tant que je n'aurai pas

été révoqué et remplacé par un arrêté de mes supérieurs. Maire, je suis

chez moi dans la mairie, et j'y reste. Au surplus, essayez de m'en faire

sortir.

Et il referma la fenêtre.

Le commandant retourna vers sa troupe. Mais, avant de s'expliquer,

toisant du haut en bas le lieutenant Picart.

--Vous êtes un crâne, vous, un fameux lapin, la honte de l'armée. Je

vous casse de votre grade.

Le lieutenant répondit:

--Je m'en fiche un peu.

Et il alla se mêler au groupe murmurant des habitants.

Alors le docteur hésita. Que faire? Donner l'assaut? Mais ses hommes

marcheraient-ils? Et puis, en avait-il le droit?

Une idée l'illumina. Il courut au télégraphe dont le bureau faisait face

à la mairie, de l'autre côté de la place. Et il expédia trois dépêches:

A MM. les membres du gouvernement républicain, à Paris;

A M. le nouveau préfet républicain de la Seine-Inférieure, à Rouen;

A M. le nouveau sous-préfet républicain de Dieppe.

Il exposait la situation, disait le danger couru par la commune demeurée

aux mains de l'ancien maire monarchiste, offrait ses services dévoués,

demandait des ordres et signait en faisant suivre son nom de tous ses

titres.

Puis il revint vers son corps d'armée et, tirant dix francs de sa poche:

«Tenez, mes amis, allez manger et boire un coup; laissez seulement ici

un détachement de dix hommes pour que personne ne sorte de la mairie.»

Mais l'ex-lieutenant Picart, qui causait avec l'horloger, entendit; il

se mit à ricaner et prononça: «Pardi, s'ils sortent, ce sera une

occasion d'entrer. Sans ça, je ne vous vois pas encore là-dedans, moi!»

Le docteur ne répondit pas, et il alla déjeuner.

Dans l'après-midi, il disposa des postes tout autour de la commune,

comme si elle était menacée d'une surprise.

Il passa plusieurs fois devant les portes de la maison de ville et de

l'église sans rien remarquer de suspect; on aurait cru vides ces deux

bâtiments.

Le boucher, le boulanger et le pharmacien rouvrirent leurs boutiques.

On jasait beaucoup dans les logis. Si l'Empereur était prisonnier, il y

avait quelque traîtrise là-dessous. On ne savait pas au juste laquelle

des républiques était revenue.

La nuit tomba.

Vers neuf heures, le docteur s'approcha seul, sans bruit, de l'entrée du

bâtiment communal, persuadé que son adversaire était parti se coucher;

et, comme il se disposait à enfoncer la porte à coups de pioche, une

voix forte, celle d'un garde, demanda tout à coup:

--Qui va là?

Et M. Massarel battit en retraite à toutes jambes.

Le jour se leva sans que rien fût changé dans la situation.

La milice en armes occupait la place. Tous les habitants s'étaient

réunis autour de cette troupe, attendant une solution. Ceux des villages

voisins arrivaient pour voir.

Alors le docteur, comprenant qu'il jouait sa réputation, résolut d'en

finir d'une manière ou d'une autre; et il allait prendre une résolution

quelconque, énergique assurément, quand la porte du télégraphe s'ouvrit

et la petite servante de la directrice parut, tenant à la main deux

papiers.

Elle se dirigea d'abord vers le commandant et lui remit une des

dépêches; puis, traversant le milieu désert de la place, intimidée par

tous les yeux fixés sur elle, baissant la tête et trottant menu, elle

alla frapper doucement à la maison barricadée, comme si elle eût ignoré

qu'un parti armé s'y cachait.

L'huis s'entrebâilla; une main d'homme reçut le message, et la fillette

revint, toute rouge, prête à pleurer, d'être dévisagée ainsi par le pays

entier.

Le docteur commanda d'une voix vibrante:

--Un peu de silence, s'il vous plaît.

Et comme le populaire s'était tu, il reprit fièrement:

--Voici la communication que je reçois du gouvernement. Et, élevant sa

dépêche, il lut:

«Ancien maire révoqué. Veuillez aviser au plus pressé. Recevrez

instructions ultérieures.

Pour le sous-préfet,

SAPIN, conseiller.»

Il triomphait; son coeur battait de joie; ses mains tremblaient, mais

Picart, son ancien subalterne, lui cria d'un groupe voisin:

--C'est bon, tout ça, mais si les autres ne sortent pas, ça vous fait

une belle jambe, votre papier.

Et M. Massarel pâlit. Si les autres ne sortaient pas, en effet, il

fallait aller de l'avant maintenant. C'était non seulement son droit,

mais aussi son devoir.

Et il regardait anxieusement la mairie espérant qu'il allait voir la

porte s'ouvrir et son adversaire se replier.

La porte restait fermée. Que faire? la foule augmentait, se serrait

autour de la milice. On riait.

Une réflexion surtout torturait le médecin. S'il donnait l'assaut, il

faudrait marcher à la tête de ses hommes; et comme, lui mort, toute

contestation cesserait, c'était sur lui, sur lui seul que tireraient M.

de Varnetot et ses trois gardes. Et ils tiraient bien, très bien; Picart

venait encore de le lui répéter. Mais une idée l'illumina et, se

tournant vers Pommel:

--Allez vite prier le pharmacien de me prêter une serviette et un bâton.

Le lieutenant se précipita.

Il allait faire un drapeau parlementaire, un drapeau blanc dont la vue

réjouirait peut-être le coeur légitimiste de l'ancien maire.

Pommel revint avec le linge demandé et un manche à balai. Au moyen de

ficelles, on organisa cet étendard que M. Massarel saisit à deux mains;

et il s'avança de nouveau vers la mairie en le tenant devant lui.

Lorsqu'il fut en face de la porte, il appela encore «Monsieur de

Varnetot». La porte s'ouvrit soudain, et M. de Varnetot apparut sur le

seuil avec ses trois gardes.

Le docteur recula par un mouvement instinctif; puis, il salua

courtoisement son ennemi et prononça, étranglé par l'émotion: «Je viens,

Monsieur, vous communiquer les instructions que j'ai reçues.»

Le gentilhomme, sans lui rendre son salut, répondit: «Je me retire,

Monsieur, mais sachez bien que ce n'est ni par crainte, ni par

obéissance à l'odieux gouvernement qui usurpe le pouvoir.» Et, appuyant

sur chaque mot, il déclara: «Je ne veux pas avoir l'air de servir un

seul jour la République. Voilà tout.»

Massarel, interdit, ne répondit rien; et M. de Varnetot, se mettant en

marche d'un pas rapide, disparut au coin de la place, suivi toujours de

son escorte.

Alors le docteur, éperdu d'orgueil, revint vers la foule. Dès qu'il fut

assez près pour se l'aire entendre, il cria: «Hurrah! hurrah! La

République triomphe sur toute la ligne.»

Aucune émotion ne se manifesta.

Le médecin reprit: «Le peuple est libre, vous êtes libres, indépendants.

Soyez fiers!»

Les villageois inertes le regardaient sans qu'aucune gloire illuminât

leurs yeux.

A son tour, il les contempla, indigné de leur indifférence, cherchant ce

qu'il pourrait dire, ce qu'il pourrait faire pour frapper un grand coup,

électriser ce pays placide, remplir sa mission d'initiateur.

Mais une inspiration l'envahit et, se tournant vers Pommel:

«Lieutenant, allez chercher le buste de l'ex-empereur qui est dans la

salle des délibérations du conseil municipal, et apportez-le avec une

chaise.»

Et bientôt l'homme reparut portant sur l'épaule droite le Bonaparte de

plâtre, et tenant de la main gauche une chaise de paille.

M. Massarel vint au-devant de lui, prit la chaise, la posa par terre,

plaça dessus le buste blanc, puis se reculant de quelques pas,

l'interpella d'une voix sonore:

«Tyran, tyran, te voici tombé, tombé dans la boue, tombé dans la fange.

La patrie expirante râlait sous ta botte. Le Destin vengeur t'a frappe.

La défaite et la honte se sont attachées à toi; tu tombes vaincu,

prisonnier du Prussien; et, sur les ruines de ton empire croulant, la

jeune et radieuse République se dresse, ramassant ton épée brisée...»

Il attendait des applaudissements. Aucun cri, aucun battement de main

n'éclata. Les paysans effarés se taisaient; et le buste aux moustaches

pointues qui dépassaient les joues de chaque côté, le buste immobile et

bien peigné comme une enseigne de coiffeur, semblait regarder M.

Massarel avec son sourire de plâtre, un sourire ineffaçable et moqueur.

Ils demeuraient ainsi face à face, Napoléon sur sa chaise, le médecin

debout, à trois pas de lui. Une colère saisit le commandant. Mais que

faire? que faire pour émouvoir ce peuple et gagner définitivement cette

victoire de l'opinion?

Sa main, par hasard, se posa sur son ventre, et il rencontra, sous sa

ceinture rouge, la crosse de son revolver.

Aucune inspiration, aucune parole ne lui venaient plus. Alors il tira

son arme, fit deux pas et, à bout portant, foudroya l'ancien monarque.

La balle creusa dans le front un petit, trou noir, pareil à une tache,

presque rien. L'effet était manqué. M. Massarel tira un second coup, qui

fit un second trou, puis un troisième, puis, sans s'arrêter, il lâcha

les trois derniers. Le front de Napoléon volait en poussière blanche,

mais les yeux, le nez et les fines pointes des moustaches restaient

intacts.

Alors exaspéré, le docteur renversa la chaise d'un coup de poing et,

appuyant un pied sur le reste du buste, dans une posture de

triomphateur, il se tourna vers le public abasourdi en vociférant:

«Périssent ainsi tous les traîtres.»

Mais comme aucun enthousiasme ne se manifestait encore, comme les

spectateurs semblaient stupides d'étonnement, le commandant cria aux

hommes de la milice: «Vous pouvez maintenant regagner vos foyers.» Et il

se dirigea lui-même à grands pas vers sa maison, comme s'il eût fui.

Sa bonne, dès qu'il parut, lui dit que des malades l'attendaient depuis

plus de trois heures dans son cabinet. Il y courut. C'étaient les deux

paysans aux varices, revenus dès l'aube, obstinés et patients.

Et le vieux aussitôt reprit son explication: «Ça a commencé par des

fourmis qui me couraient censément le long des jambes...»

\* \* \* \* \*

LE LOUP

[Illustration de MERWART]

Voici ce que nous raconta le vieux marquis d'Arville à la fin du dîner

de Saint-Hubert, chez le baron des Ravels.

On avait forcé un cerf dans le jour. Le marquis était le seul des

convives qui n'eût point pris part à cette poursuite, car il ne chassait

jamais.

Pendant toute la durée du grand repas, on n'avait guère parlé que de

massacres d'animaux. Les femmes elles-mêmes s'intéressaient aux récits

sanguinaires et souvent invraisemblables, et les orateurs mimaient les

attaques et les combats d'hommes contre les bêtes, levaient les bras,

contaient d'une voix tonnante.

M. d'Arville parlait bien, avec une certaine poésie un peu ronflante,

mais pleine d'effet. Il avait dû répéter souvent cette histoire, car il

la disait couramment, n'hésitant pas sur les mots choisis avec habileté

pour faire image.

--Messieurs, je n'ai jamais chassé, mon père non plus, mon grand-père non

plus et, non plus, mon arrière-grand-père. Ce dernier était fils d'un

homme qui chassa plus que vous tous. Il mourut en 1764. Je vous dirai

comment.

Il se nommait Jean, était marié, père de cet enfant qui fut mon

trisaïeul, et il habitait avec son frère cadet, François d'Arville,

notre château de Lorraine, en pleine forêt.

François d'Arville était resté garçon par amour de la chasse.

Ils chassaient tous deux d'un bout à l'autre de l'année, sans repos,

sans arrêt, sans lassitude. Ils n'aimaient que cela, ne comprenaient pas

autre chose, ne parlaient que de cela, ne vivaient que pour cela.

Ils avaient au coeur cette passion terrible, inexorable. Elle les

brûlait, les ayant envahis tout entiers, ne laissant de place pour rien

autre.

Ils avaient défendu qu'on les dérangeât jamais en chasse, pour aucune

raison. Mon trisaïeul naquit pendant que son père suivait un renard, et

Jean d'Arville n'interrompit point sa course, mais il jura: «Nom d'un

nom, ce gredin-là aurait bien pu attendre après l'hallali!»

Son frère François se montrait encore plus emporté que lui. Dès son

lever, il allait voir les chiens, puis les chevaux, puis il tirait des

oiseaux autour du château jusqu'au moment de partir pour forcer quelque

grosse bête.

On les appelait dans le pays M. le Marquis et M. le Cadet, les nobles

d'alors ne faisant point, comme la noblesse d'occasion de notre temps,

qui veut établir dans les titres une hiérarchie descendante; car le fils

d'un marquis n'est pas plus comte, ni le fils d'un vicomte baron, que le

fils d'un général n'est colonel de naissance. Mais la vanité mesquine du

jour trouve profit à cet arrangement.

Je reviens à mes ancêtres.

Ils étaient, paraît-il, démesurément grands, osseux, poilus, violents et

vigoureux. Le jeune, plus haut encore que l'aîné, avait une voix

tellement forte que, suivant une légende dont il était fier, toutes les

feuilles de la forêt s'agitaient quand il criait.

Et lorsqu'ils se mettaient en selle tous deux pour partir en chasse, ce

devait être un spectacle superbe de voir ces deux géants enfourcher

leurs grands chevaux.

Or, vers le milieu de l'hiver de cette année 1764, les froids furent

excessifs et les loups devinrent féroces.

Ils attaquaient même les paysans attardés, rôdaient la nuit autour des

maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les

étables.

Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage

gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une

femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans

peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les

habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la

flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la

province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les

ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête.

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la tuer, et ils

convièrent à de grandes chasses tous les gentilshommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons,

on ne la rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et,

chaque nuit qui suivait la battue, l'animal, comme pour se venger,

attaquait quelque voyageur ou dévorait quelque bétail, toujours loin du

lieu où on l'avait cherché.

Une nuit enfin, il pénétra dans l'étable aux porcs du château d'Arville

et mangea les deux plus beaux élèves.

Les deux frères furent enflammés de colère, considérant cette attaque

comme une bravade du monstre, une injure directe, un défi. Ils prirent

tous leurs forts limiers habitués à poursuivre les bêtes redoutables, et

ils se mirent en chasse, le coeur soulevé de fureur.

Depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil empourpré descendit

derrière les grands arbres nus, ils battirent les fourrés sans rien

trouver.

Tous deux enfin, furieux et désolés, revenaient au pas de leurs chevaux

par une allée bordée de broussailles, et s'étonnaient de leur science

déjouée par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mystérieuse.

L'aîné disait:

--Cette bête-là n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un

homme.

Le cadet répondit:

--On devrait peut-être faire bénir une balle par notre cousin l'évêque,

ou prier quelque prêtre de prononcer les paroles qu'il faut.

Puis ils se turent.

Jean reprit:

--Regarde le soleil s'il est rouge. Le grand loup va faire quelque

malheur cette nuit.

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra; celui de

François se mit à ruer. Un large buisson couvert de feuilles mortes

s'ouvrit devant eux, et une bête colossale, toute grise, surgit, qui

détala à travers le bois.

Tous deux poussèrent une sorte de grognement de joie, et, se courbant

sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jetèrent en avant d'une

poussée de tout leur corps, les lançant d'une telle allure, les

excitant, les entraînant, les affolant de la voix, du geste et de

l'éperon, que les forts cavaliers semblaient porter les lourdes bêtes

entre leurs cuisses et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Ils allaient ainsi, ventre à terre, crevant les fourrés, coupant les

ravins, grimpant les côtes, dévalant dans les gorges, et sonnant du cor

à pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voilà que soudain, dans cette course éperdue, mon aïeul heurta du

front une branche énorme qui lui fendit le crâne; et il tomba raide mort

sur le sol, tandis que son cheval affolé s'emportait, disparaissait dans

l'ombre enveloppant les bois.

Le cadet d'Arville s'arrêta net, sauta par terre, saisit dans ses bras

son frère, et il vit que la cervelle coulait de la plaie avec le sang.

Alors il s'assit auprès du corps, posa sur ses genoux la tête défigurée

et rouge et il attendit en contemplant cette face immobile de l'aîné.

Peu à peu une peur l'envahissait, une peur singulière qu'il n'avait

jamais sentie encore, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la

peur du bois désert et la peur aussi du loup fantastique qui venait de

tuer son frère pour se venger d'eux.

Les ténèbres s'épaississaient, le froid aigu faisait craquer les

arbres. François se leva, frissonnant, incapable de rester là plus

longtemps, se sentant presque défaillir. On n'entendait plus rien, ni la

voix des chiens ni le son des cors, tout était muet par l'invisible

horizon; et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose

d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de colosse le grand corps de Jean, le dressa et

le coucha en travers sur sa selle pour le reporter au château; puis il

se remit en marche doucement, l'esprit troublé comme s'il était gris,

poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et, brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande

forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le

chasseur; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le

long des reins, et il fît, ainsi qu'un moine hanté du diable, un grand

signe de croix, éperdu à ce retour brusque de l'effrayant rôdeur. Mais

ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui, et soudain,

passant brusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage

désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant

des bois qu'il ne reconnaissait plus, l'oeil fixé sur la tache blanche

qui fuyait dans la nuit descendue sur la terre.

Son cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues.

Il galopait le cou tendu, droit devant lui, heurtant aux arbres, aux

rochers, la tête et les pieds du mort jetés en travers sur la selle. Les

ronces arrachaient les cheveux; le front, battant les troncs énormes,

les éclaboussait de sang; les éperons déchiraient des lambeaux d'écorce.

Et, soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent

dans un vallon, comme la lune rouge apparaissait au-dessus des monts. Ce

vallon était pierreux, fermé par des roches énormes, sans issue

possible; et le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les échos répétèrent

comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la

main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait; ses yeux luisaient comme

deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur,

empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des

pierres sa tête qui n'était plus qu'une tache de sang, il lui cria dans

les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd: «Regarde, Jean, regarde

ça!»

Puis il se jeta sur le monstre. Il se sentait fort à culbuter une

montagne, à broyer des pierres dans ses mains. La bête le voulut mordre,

cherchant à lui fouiller le ventre; mais il l'avait saisie par le cou,

sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écoutant

s'arrêter les souffles de sa gorge et les battements de son coeur. Et il

riait, jouissant éperdument, serrant de plus en plus sa formidable

étreinte, criant, dans un délire de joie: «Regarde, Jean, regarde!»

Toute résistance cessa; le corps du loup devint flasque. Il était mort.

Alors François, le prenant à pleins bras, l'emporta, et le vint jeter

aux pieds de l'aîné en répétant d'une voix attendrie: «Tiens, tiens,

tiens, mon petit Jean, le voilà!»

Puis il replaça sur sa selle les deux cadavres l'un sur l'autre; et il

se remit en route.

Il rentra au château, riant et pleurant, comme Gargantua à la naissance

de Pantagruel, poussant des cris de triomphe et trépignant d'allégresse

en racontant la mort de l'animal, et gémissant et s'arrachant la barbe

en disant celle de son frère.

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les

larmes aux yeux: «Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler

l'autre, il serait mort content, j'en suis sûr!»

La veuve de mon aïeul inspira à son fils orphelin l'horreur de la

chasse, qui s'est transmise de père en fils jusqu'à moi.

Le marquis d'Arville se tut. Quelqu'un demanda:

--Cette histoire est une légende, n'est-ce pas?

Et le conteur répondit:

--Je vous jure qu'elle est vraie d'un bout à l'autre.

Alors une femme déclara d'une petite voix douce:

--C'est égal, c'est beau d'avoir des passions pareilles.

\* \* \* \* \*

L'ENFANT

[Illustration de LE NATUR]

Après avoir longtemps juré qu'il ne se marierait jamais, Jacques

Bourdillère avait soudain changé d'avis.

Cela était arrivé brusquement, un été, aux bains de mer.

Un matin, comme il était étendu sur le sable, tout occupé à regarder les

femmes sortir de l'eau, un petit pied l'avait frappé par sa gentillesse

et sa mignardise. Ayant levé les yeux plus haut, toute la personne le

séduisit. De toute cette personne, il ne voyait d'ailleurs que les

chevilles et la tête émergeant d'un peignoir de flanelle blanche, clos

avec soin. On le disait sensuel et viveur. C'est donc par la seule grâce

de la forme qu'il fut capté d'abord: puis il fut retenu par le charme

d'un doux esprit de jeune fille, simple et bon, frais comme les joues et

les lèvres.

Présenté à la famille, il plut et il devint bientôt fou d'amour. Quand

il apercevait Berthe Lannis de loin, sur la longue plage de sable jaune,

il frémissait jusqu'aux cheveux. Près d'elle, il devenait muet,

incapable de rien dire et même de penser, avec une espèce de

bouillonnement dans le coeur, de bourdonnement dans l'oreille,

d'effarement dans l'esprit. Était-ce donc de l'amour, cela?

Il ne le savait pas, n'y comprenait rien, mais demeurait, en tout cas,

bien décidé à faire sa femme de cette enfant.

Les parents hésitèrent longtemps, retenus par la mauvaise réputation du

jeune homme. Il avait une maîtresse, disait-on, une \_vieille maîtresse,\_

une ancienne et forte liaison, une de ces chaînes qu'on croit rompues et

qui tiennent toujours.

Outre cela, il aimait, pendant des périodes plus ou moins longues,

toutes les femmes qui passaient à portée de ses lèvres. Alors il se

rangea, sans consentir même à revoir une seule fois celle avec qui il

avait vécu longtemps. Un ami régla la pension de cette femme, assura son

existence. Jacques paya, mais ne voulut pas entendre parler d'elle,

prétendant désormais ignorer jusqu'à son nom. Elle écrivit des lettres

sans qu'il les ouvrît. Chaque semaine, il reconnaissait l'écriture

maladroite de l'abandonnée; et, chaque semaine, une colère plus grande

lui venait contre elle, et il déchirait brusquement l'enveloppe et le

papier, sans ouvrir, sans lire une ligne, une seule ligne, sachant

d'avance les reproches et les plaintes contenues là-dedans.

Comme on ne croyait guère à sa persévérance, on fit durer l'épreuve

tout l'hiver, et c'est seulement au printemps que sa demande fut agréée.

Le mariage eut lieu à Paris dans les premiers jours de mai.

Il était décidé qu'ils ne feraient point le classique voyage de noces.

Après un petit bal, une sauterie de jeunes cousines qui ne se

prolongerait point au delà de onze heures, pour ne pas éterniser les

fatigues de cette journée de cérémonies, les jeunes époux devaient

passer leur première nuit commune dans la maison familiale, puis partir

seuls, le lendemain matin, pour la plage chère à leurs coeurs, où ils

s'étaient connus et aimés.

La nuit était venue, on dansait dans le grand salon. Ils s'étaient

retirés tous les deux dans un petit boudoir japonais, tendu de soies

éclatantes, à peine éclairé, ce soir-là, par les rayons alanguis d'une

grosse lanterne de couleur, pendue au plafond comme un oeuf énorme. La

fenêtre entr'ouverte laissait entrer parfois des souffles frais du

dehors, des caresses d'air qui passaient sur les visages, car la soirée

était tiède et calme, pleine d'odeurs de printemps.

Ils ne disaient rien; ils se tenaient les mains en se les pressant

parfois de toute leur force. Elle demeurait, les yeux vagues, un peu

éperdue par ce grand changement dans sa vie, mais souriante, remuée,

prête à pleurer, souvent prête aussi à défaillir de joie, croyant le

monde entier changé par ce qui lui arrivait, inquiète sans savoir de

quoi, et sentant tout son corps, toute son âme envahis d'une

indéfinissable et délicieuse lassitude.

Lui la regardait obstinément, souriant d'un sourire fixe. Il voulait

parler, ne trouvait rien et restait là, mettant toute son ardeur en des

pressions de mains. De temps en temps, il murmurait: «Berthe!» et chaque

fois elle levait les yeux sur lui d'un mouvement doux et tendre; ils se

contemplaient une seconde, puis son regard à elle, pénétré et fasciné

par son regard à lui, retombait.

Ils ne découvraient aucune pensée à échanger. On les laissait seuls;

mais parfois, un couple de danseurs jetait sur eux, en passant, un coup

d'oeil furtif, comme s'il eût été témoin discret et confident d'un

mystère.

Une porte de côté s'ouvrit, un domestique entra, tenant sur un plateau

une lettre pressée qu'un commissionnaire venait l'apporter. Jacques prit

en tremblant ce papier, saisi d'une peur vague et soudaine, la peur

mystérieuse des brusques malheurs.

Il regarda longtemps l'enveloppe dont il ne connaissait point

l'écriture, n'osant pas l'ouvrir, désirant follement ne pas lire, ne pas

savoir, mettre en sa poche cela, et se dire: «A demain. Demain, je serai

loin, peu m'importe!» Mais, sur un coin, deux grands mots soulignés:

TRÈS URGENT, le retenaient et l'épouvantaient. Il demanda: «Vous

permettez, mon amie?» déchira la feuille collée et lut. Il lut le

papier, pâlissant affreusement, le parcourut d'un coup et, lentement,

sembla l'épeler.

Quand il releva la tête, toute sa face était bouleversée. Il balbutia:

«Ma chère petite, c'est... c'est mon meilleur ami à qui il arrive un

grand, un très grand malheur. Il a besoin de moi tout de suite... tout

de suite... pour une affaire de vie ou de mort. Me permettez-vous de

m'absenter vingt minutes? je reviens aussitôt.»

Elle bégaya, tremblante, effarée: «Allez, mon ami!» n'étant pas encore

assez sa femme pour oser l'interroger, pour exiger savoir. Et il

disparut. Elle resta seule, écoutant danser dans le salon voisin.

Il avait pris un chapeau, le premier trouvé, un pardessus quelconque, et

il descendit en courant l'escalier. Au moment de sauter dans la rue, il

s'arrêta encore sous le bec de gaz du vestibule et relut la lettre.

Voici ce qu'elle disait:

«Monsieur,

«Une fille Ravet, votre ancienne maîtresse, paraît-il, vient d'accoucher

d'un enfant qu'elle prétend être à vous. La mère va mourir et implore

votre visite. Je prends la liberté de vous écrire et de vous demander si

vous pouvez accorder ce dernier entretien à cette femme, qui semble être

très malheureuse et digne de pitié.

«Votre serviteur,

«Dr BONNARD.»

Quand il pénétra dans la chambre de la mourante, elle agonisait déjà.

Il ne la reconnut pas d'abord. Le médecin et deux gardes la soignaient,

et partout à terre traînaient des seaux pleins de glace et des linges

pleins de sang.

L'eau répandue inondait le parquet; deux bougies brûlaient sur un

meuble; derrière le lit, dans un petit berceau d'osier, l'enfant criait,

et, à chacun de ses vagissements, la mère, torturée, essayait un

mouvement, grelottante sous les compresses gelées.

Elle saignait; elle saignait, blessée à mort, tuée par cette naissance.

Toute sa vie coulait; et, malgré la glace, malgré les soins,

l'invincible hémorragie continuait, précipitait son heure dernière.

Elle reconnut Jacques et voulut lever les bras: elle ne put pas, tant

ils étaient faibles, mais sur ses joues livides des larmes commencèrent

à glisser.

Il s'abattit à genoux près du lit, saisit une main pendante et la baisa

frénétiquement: puis, peu à peu, il s'approcha tout près, tout près du

maigre visage qui tressaillait à son contact. Une des gardes, debout,

une bougie à la main, les éclairait, et le médecin, s'étant reculé,

regardait du fond de la chambre.

Alors d'une voix déjà lointaine, en haletant, elle dit: «Je vais mourir,

mon chéri; promets-moi de rester jusqu'à la fin. Oh! ne me quitte pas

maintenant, ne me quitte pas au dernier moment!»

Il la baisait au front, dans ses cheveux, en sanglotant. Il murmura:

«Sois tranquille, je vais rester.»

Elle fut quelques minutes avant de pouvoir parler encore, tant elle

était oppressée et défaillante. Elle reprit: «C'est à toi, le petit. Je

te le jure devant Dieu, je te le jure sur mon âme, je te le jure au

moment de mourir. Je n'ai pas aimé d'autre homme que toi... Promets-moi

de ne pas l'abandonner.» Il essayait de prendre encore dans ses bras ce

misérable corps déchiré, vidé de sang. Il balbutia, affolé de remords et

de chagrin: «Je te le jure, je l'élèverai et je l'aimerai. Il ne me

quittera pas.» Alors elle tenta d'embrasser Jacques. Impuissante à lever

sa tête épuisée, elle tendait ses lèvres blanches dans un appel de

baiser. Il approcha sa bouche pour cueillir cette lamentable et

suppliante caresse.

Un peu calmée, elle murmura tout bas: «Apporte-le, que je voie si tu

l'aimes.»

Et il alla chercher l'enfant.

Il le posa doucement sur le lit, entre eux, et le petit être cessa de

pleurer. Elle murmura: «Ne bouge plus !» Et il ne remua plus. Il resta

là, tenant en sa main brûlante cette main que secouaient des frissons

d'agonie, comme il avait tenu, tout à l'heure, une autre main que

crispaient des frissons d'amour. De temps en temps, il regardait

l'heure, d'un coup d'oeil furtif, guettant l'aiguille qui passait minuit,

puis une heure, puis deux heures.

Le médecin s'était retiré: les deux gardes, après avoir rôdé quelque

temps, d'un pas léger, par la chambre, sommeillaient maintenant sur des

chaises. L'enfant dormait, et la mère, les yeux fermés, semblait se

reposer aussi.

Tout à coup, comme le jour blafard filtrait entre les rideaux croisés,

elle tendit ses bras d'un mouvement si brusque et si violent qu'elle

faillit jeter à terre son enfant. Une espèce de râle se glissa dans sa

gorge; puis elle demeura sur le dos, immobile, morte.

Les gardes accourues déclarèrent: «C'est fini.»

Il regarda une dernière fois cette femme qu'il avait aimée, puis la

pendule qui marquait quatre heures, et s'enfuit oubliant son pardessus,

en habit noir, avec l'enfant dans ses bras.

Après qu'il l'eut laissée seule, sa jeune femme avait attendu, assez

calme d'abord, dans le petit boudoir japonais. Puis, ne le voyant point

reparaître, elle était rentrée dans le salon, d'un air indifférent et

tranquille, mais inquiète horriblement. Sa mère, l'apercevant seule,

avait demandé: «Où donc est ton mari?» Et elle avait répondu: «Dans sa

chambre; il va revenir.»

Au bout d'une heure, comme tout le monde l'interrogeait, elle avoua la

lettre et la figure bouleversée de Jacques, et ses craintes d'un

malheur.

On attendit encore. Les invités partirent; seuls, les parents les plus

proches demeuraient. A minuit, on coucha la mariée toute secouée de

sanglots. Sa mère et deux tantes, assises autour du lit, l'écoutaient

pleurer, muettes et désolées... Le père était parti chez le commissaire

de police pour chercher des renseignements.

A cinq heures, un bruit léger glissa dans le corridor; une porte

s'ouvrit et se ferma doucement; puis soudain un petit cri pareil à un

miaulement de chat courut dans la maison silencieuse.

Toutes les femmes furent debout d'un bond, et Berthe, la première,

s'élança, malgré sa mère et ses tantes, enveloppée de son peignoir de

nuit.

Jacques, debout au milieu de sa chambre, livide, haletant, tenait un

enfant dans ses bras.

Les quatre femmes le regardèrent, effarées; mais Berthe, devenue soudain

téméraire, le coeur crispé d'angoisse, courut à lui: «Qu'y a-t-il?

dites, qu'y a-t-il?»

Il avait l'air fou; il répondit d'une voix saccadée: «Il y a... il y a

... que j'ai un enfant, et que la mère vient de mourir...» Et il

présentait dans ses mains inhabiles le marmot hurlant.

Berthe, sans dire un mot, saisit l'enfant, l'embrassa, l'étreignant

contre elle; puis, relevant sur son mari ses yeux pleins de larmes: «La

mère est morte, dites-vous?» Il répondit: «Oui, tout de suite... dans

mes bras... J'avais rompu depuis l'été... Je ne savais rien, moi...

c'est le médecin qui m'a fait venir...»

Alors Berthe murmura: «Eh bien, nous l'élèverons, ce petit.

\* \* \* \* \*

CONTE DE NOËL

[Illustration de ADRIEN MARIE]

Le docteur Bonenfant cherchait dans sa mémoire, répétant à mi-voix: «Un

souvenir de Noël?... Un souvenir de Noël?...»

Et tout à coup, il s'écria:

--Mais si, j'en ai un, et un bien étrange encore; c'est une histoire

fantastique. J'ai vu un miracle! Oui, Mesdames, un miracle, la nuit de

Noël.

Cela vous étonne de m'entendre parler ainsi, moi qui ne crois guère à

rien. Et pourtant, j'ai vu un miracle! Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes

propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

En ai-je été fort surpris? non pas; car si je ne crois point à vos

croyances, je crois à la foi, et je sais qu'elle transporte les

montagnes. Je pourrais citer bien des exemples; mais je vous indignerais

et je m'exposerais aussi à amoindrir l'effet de mon histoire.

Je vous avouerai d'abord que si je n'ai pas été convaincu et converti

par ce que j'ai vu, j'ai été du moins fort ému, et je vais tâcher de

vous dire la chose naïvement, comme si j'avais une crédulité

d'Auvergnat.

J'étais alors médecin de campagne, habitant le bourg de Rolleville, en

pleine Normandie.

L'hiver, cette année-là, fut terrible. Dès la fin de novembre, les

neiges arrivèrent après une semaine de gelées. On voyait de loin les

gros nuages venir du nord; et la blanche descente des flocons commença.

En une nuit, toute la pleine fut ensevelie.

Les fermes, isolées dans leurs cours carrées, derrière leurs rideaux de

grands arbres poudrés de frimas, semblaient s'endormir sous

l'accumulation de cette mousse épaisse et légère.

Aucun bruit ne traversait plus la campagne immobile. Seuls les corbeaux,

par bandes, décrivaient de longs festons dans le ciel, cherchant leur

vie inutilement, s'abattant tous ensemble sur les champs livides et

piquant la neige de leurs grands becs.

On n'entendait rien que le glissement vague et continu de cette

poussière gelée tombant toujours.

Cela dura huit jours pleins, puis l'avalanche s'arrêta. La terre avait

sur le dos un manteau épais de cinq pieds.

Et, pendant trois semaines ensuite, un ciel, clair comme un cristal bleu

le jour, et, la nuit, tout semé d'étoiles qu'on aurait crues de givre,

tant le vaste espace était rigoureux, s'étendit sur la nappe unie, dure

et luisante des neiges.

La plaine, les haies, les ormes des clôtures, tout semblait mort, tué

par le froid. Ni hommes ni bêtes ne sortaient plus; seules les cheminées

des chaumières en chemise blanche révélaient la vie cachée, par les

minces filets de fumée qui montaient droit dans l'air glacial.

De temps en temps on entendait craquer les arbres, comme si leurs

membres de bois se fussent brisés sous l'écorce; et, parfois, une grosse

branche se détachait et tombait, l'invincible gelée pétrifiant la sève

et cassant les fibres.

Les habitations semées ça et là par les champs semblaient éloignées de

cent lieues les unes des autres. On vivait comme on pouvait. Seul,

j'essayais d'aller voir mes clients les plus proches, m'exposant sans

cesse à rester enseveli dans quelque creux.

Je m'aperçus bientôt qu'une terreur mystérieuse planait sur le pays. Un

tel fléau, pensait-on, n'était point naturel. On prétendit qu'on

entendait des voix la nuit, des sifflements aigus, des cris qui

passaient.

Ces cris et ces sifflements venaient sans aucun doute des oiseaux

émigrants qui voyagent au crépuscule, et qui fuyaient en masse vers le

sud. Mais allez donc faire entendre raison à des gens affolés. Une

épouvante envahissait les esprits et on s'attendait à un événement

extraordinaire.

La forge du père Vatinel était située au bout du hameau d'Épivent, sur

la grande route, maintenant invisible et déserte. Or, comme les gens

manquaient de pain, le forgeron résolut d'aller jusqu'au village. Il

resta quelques heures à causer dans les six maisons qui forment le

centre du pays, prit son pain et des nouvelles, et un peu de cette peur

épandue sur la campagne.

Et il se remit en route avant la nuit.

Tout à coup, en longeant une haie, il crut voir un oeuf sur la neige;

oui, un oeuf, déposé là, tout blanc comme le reste du monde. Il se

pencha, c'était un oeuf en effet. D'où venait-il? Quelle poule avait pu

sortir du poulailler et venir pondre en cet endroit? Le forgeron

s'étonna, ne comprit pas; mais il ramassa l'oeuf et le porta à sa femme.

--Tiens, la maîtresse, v'là un oeuf que j'ai trouvé sur la route!

La femme hocha la tête:--Un oeuf sur la route? Par ce temps-ci, t'es

soûl, bien sûr?

--Mais non, la maîtresse, même qu'il était au pied d'une haie, et encore

chaud, pas gelé. Le v'là, j'me l'ai mis sur l'estomac pour qui

n'refroidisse pas. Tu le mangeras pour ton dîner.

L'oeuf fut glissé dans la marmite où mijotait la soupe, et le forgeron se

mit à raconter ce qu'on disait par la contrée. La femme écoutait, toute

pâle.

--Pour sûr, que j'en ai entendu, des sifflets, l'autre nuit, même qu'ils

semblaient v'nir de la cheminée.

On se mit à table, on mangea la soupe d'abord, puis, pendant que le mari

étendait du beurre sur son pain, la femme prit l'oeuf et l'examina d'un

oeil méfiant.

--Si y avait qué que chose dans c't'oeuf?

--Que que tu veux qu'y ait?

--J'sais ti, mé?

--Allons, mange-le, et fais pas la bête.

Elle ouvrit l'oeuf. Il était comme tous les oeufs, et bien frais. Elle se

mit à le manger en hésitant, le goûtant, le laissant, le reprenant. Le

mari disait:

--Eh bien! qué goût qu'il a, c't'oeuf?

Elle ne répondait pas, et elle acheva de l'avaler; puis, soudain elle

planta sur son homme des yeux fixes, hagards, affolés; leva les bras,

les tordit et, convulsée de la tête aux pieds, roula par terre en

poussant des cris horribles.

Toute la nuit elle se débattit en des spasmes épouvantables, secouée de

tremblements effrayants, déformée par de hideuses convulsions. Le

forgeron, impuissant à la tenir, fut obligé de la lier.

Et elle hurlait sans repos, d'une voix infatigable:

--J'l'ai dans l'corps! J'l'ai dans l'corps!

Je fus appelé le lendemain. J'ordonnai tous les calmants connus sans

obtenir le moindre résultat. Elle était folle.

Alors, avec une incroyable rapidité, malgré l'obstacle des hautes

neiges, la nouvelle, une nouvelle étrange, courut de ferme en ferme: «La

femme au forgeron qu'est possédée!» Et on venait de partout, sans oser

pénétrer dans la maison; on écoutait de loin ses cris affreux poussés

d'une voix si forte qu'on ne les aurait pas crus d'une créature humaine.

Le curé du village fut prévenu. C'était un vieux prêtre naïf. Il

accourut en surplis comme pour administrer un mourant et il prononça, en

étendant les mains, les formules d'exorcisme, pendant que quatre hommes

maintenaient sur un lit la femme écumante et tordue.

Mais l'esprit ne fut point chassé.

Et la Noël arriva sans que le temps eût changé.

La veille au matin, le prêtre vint me trouver:

--J'ai envie, dit-il, de faire assister à l'office de cette nuit cette

malheureuse. Peut-être Dieu fera-t-il un miracle en sa faveur, à l'heure

même où il naquit d'une femme.

Je répondis au curé:

--Je vous approuve absolument, Monsieur l'abbé. Si elle a l'esprit

frappé par la cérémonie sacrée (et rien n'est plus propice à

l'émouvoir), elle peut être sauvée sans autre remède.

Le vieux prêtre murmura:

--Vous n'êtes pas croyant, docteur, mais aidez-moi, n'est-ce pas? Vous

vous chargez de l'amener?

Et je lui promis mon aide.

Le soir vint, puis la nuit; et la cloche de l'église se mit à sonner,

jetant sa voix plaintive à travers l'espace morne, sur l'étendue blanche

et glacée des neiges.

Des êtres noirs s'en venaient lentement, par groupes, dociles au cri

d'airain du clocher. La pleine lune éclairait d'une lueur vive et

blafarde tout l'horizon, rendait plus visible la pâle désolation des

champs.

J'avais pris quatre hommes robustes et je me rendis à la forge.

La Possédée hurlait toujours, attachée à sa couche. On la vêtit

proprement malgré sa résistance éperdue, et on l'emporta.

L'église était maintenant pleine de monde, illuminée et froide; les

chantres poussaient leurs notes monotones; le serpent ronflait; la

petite sonnette de l'enfant de choeur tintait, réglant les mouvements des

fidèles.

J'enfermai la femme et ses gardiens dans la cuisine du presbytère, et

j'attendis le moment que je croyais favorable. Je choisis l'instant qui

suit la communion. Tous les paysans, hommes et femmes, avaient reçu leur

Dieu pour fléchir sa rigueur. Un grand silence planait pendant que le

prêtre achevait le mystère divin.

Sur mon ordre, la porte fut ouverte et mes quatre aides apportèrent la

folle.

Dès qu'elle aperçut les lumières, la foule à genoux, le choeur en feu et

le tabernacle doré, elle se débattit d'une telle vigueur qu'elle faillit

nous échapper, et elle poussa des clameurs si aiguës qu'un frisson

d'épouvante passa dans l'église; toutes les têtes se relevèrent; des

gens s'enfuirent.

Elle n'avait plus la forme d'une femme, crispée et tordue en nos mains,

le visage contourné, les yeux fous.

On la traîna jusqu'aux marches du choeur et puis on la tint fortement

accroupie à terre.

Le prêtre s'était levé; il attendait. Dès qu'il la vit arrêtée, il prit

en ses mains l'ostensoir ceint de rayons d'or, avec l'hostie blanche au

milieu, et, s'avançant de quelques pas, il l'éleva de ses deux bras

tendus au-dessus de sa tête, le présentant aux regards égarés de la

Démoniaque.

Elle hurlait toujours, l'oeil fixé, tendu sur cet objet rayonnant. Et le

prêtre demeurait tellement immobile qu'on l'aurait pris pour une statue.

Et cela dura longtemps, longtemps.

La femme semblait saisie de peur, fascinée; elle contemplait fixement

l'ostensoir, secouée encore de tremblements terribles, mais passagers,

et criant toujours, mais d'une voix moins déchirante.

Et cela dura encore longtemps.

On eût dit qu'elle ne pouvait plus baisser les yeux, qu'ils étaient

rivés sur l'hostie; et elle ne faisait plus que gémir; et son corps

roidi s'amollissait, s'affaissait. Toute la foule était prosternée le

front par terre. La Possédée maintenant baissait rapidement les

paupières, puis les relevait aussitôt, comme impuissante à supporter la

vue de son Dieu. Elle s'était tue. Et puis soudain, je m'aperçus que ses

yeux demeuraient clos. Elle dormait du sommeil des somnambules,

hypnotisée, pardon, vaincue par la contemplation persistante de

l'ostensoir aux rayons d'or, terrassée par le Christ victorieux.

On l'emporta, inerte, pendant que le prêtre remontait vers l'autel.

L'assistance bouleversée entonna un \_Te Deum\_ d'actions de grâces.

Et la femme du forgeron dormit quarante heures de suite, puis se

réveilla sans aucun souvenir de la possession ni de la délivrance.

Voilà, Mesdames, le miracle que j'ai vu. Le docteur Bonenfant se tut,

puis ajouta d'une voix contrariée:--Je n'ai pu refuser de l'attester

par écrit.

\* \* \* \* \*

LA REINE HORTENSE

[Illustration de MYRBACH]

On l'appelait, dans Argenteuil, la reine Hortense. Personne ne sut

jamais pourquoi. Peut-être parce qu'elle parlait ferme comme un officier

qui commande? Peut-être parce qu'elle était grande, osseuse, impérieuse?

Peut-être parce qu'elle gouvernait un peuple de bêtes domestiques,

poules, chiens, chats, serins et perruches, de ces bêtes chères aux

vieilles filles? Mais elle n'avait pour ces animaux familiers ni

gâteries, ni mots mignards, ni ces puériles tendresses qui semblent

couler des lèvres des femmes sur le poil velouté du chat qui ronronne.

Elle gouvernait ses bêtes avec autorité; elle régnait.

C'était une vieille fille, en effet, une de ces vieilles filles à la

voix cassante, au geste sec, dont l'âme semble dure. Elle avait toujours

eu de jeunes bonnes, parce que la jeunesse se plie mieux aux brusques

volontés. Elle n'admettait jamais ni contradiction, ni réplique, ni

hésitation, ni nonchalance, ni paresse, ni fatigue. Jamais on ne l'avait

entendue se plaindre, regretter quoi que ce fût, envier n'importe qui.

Elle disait «Chacun sa part» avec une conviction de fataliste. Elle

n'allait pas à l'église, n'aimait pas les prêtres, ne croyait guère à

Dieu, appelant toutes les choses religieuses de la «marchandise à

pleureurs».

Depuis trente ans qu'elle habitait sa petite maison, précédée d'un petit

jardin longeant la rue, elle n'avait jamais modifié ses habitudes, ne

changeant que ses bonnes impitoyablement, lorsqu'elles prenaient vingt

et un ans.

Elle remplaçait sans larmes et sans regrets ses chiens, ses chats et ses

oiseaux quand ils mouraient de vieillesse ou d'accident, et elle

enterrait les animaux trépassés dans une plate-bande, au moyen d'une

petite boche, puis tassait la terre dessus de quelques coups de pied

indifférents.

Elle avait dans la ville quelques connaissances, des familles d'employés

dont les hommes allaient à Paris tous les jours. De temps en temps, on

l'invitait à venir prendre une tasse de thé le soir. Elle s'endormait

inévitablement dans ces réunions, et il fallait la réveiller pour

qu'elle retournât chez elle. Jamais elle ne permit à personne de

l'accompagner, n'ayant peur ni le jour ni la nuit. Elle ne semblait pas

aimer les enfants.

Elle occupait son temps à mille besognes de mâle, menuisant, jardinant,

coupant le bois avec la scie ou la hache, réparant sa maison vieillie,

maçonnant même quand il le fallait.

Elle avait des parents qui la venaient voir deux fois l'an; les Cimme et

les Colombel, ses deux soeurs ayant épousé l'une un herboriste, l'autre

un petit rentier. Les Cimme n'avaient pas de descendants; les Colombel

en possédaient trois: Henri, Pauline et Joseph. Henri avait vingt ans,

Pauline dix-sept et Joseph trois ans seulement, étant venu alors qu'il

semblait impossible que sa mère fût encore fécondée.

Aucune tendresse n'unissait la vieille fille à ses parents.

Au printemps de l'année 1882, la reine Hortense tomba malade tout à

coup. Les voisins allèrent chercher un médecin qu'elle chassa. Un prêtre

s'étant alors présenté, elle sortit de son lit à moitié nue pour le

jeter dehors.

La petite bonne, éplorée, lui faisait de la tisane.

Après trois jours de lit, la situation parut devenir si grave, que le

tonnelier d'à côté, d'après le conseil du médecin, rentré d'autorité

dans la maison, prit sur lui d'appeler les deux familles.

Elles arrivèrent par le même train vers dix heures du matin, les

Colombel ayant amené le petit Joseph.

Quand elles se présentèrent à l'entrée du jardin, elles aperçurent

d'abord la bonne qui pleurait, sur une chaise, contre le mur.

Le chien dormait couché sur le paillasson de la porte d'entrée, sous une

brûlante tombée de soleil; deux chats, qu'on eût crus morts, étaient

allongés sur le rebord des deux fenêtres, les yeux fermés, les pattes et

la queue tout au long étendues.

Une grosse poule gloussante promenait un bataillon de poussins, vêtus de

duvet jaune, léger comme de la ouate, à travers le petit jardin; et une

grande cage accrochée au mur, couverte de mouron, contenait un peuple

d'oiseaux qui s'égosillaient dans la lumière de cette chaude matinée de

printemps.

Deux inséparables dans une autre cagette en forme de chalet restaient

bien tranquilles, côte à côte sur leur bâton.

M. Cimme, un très gros personnage soufflant, qui entrait toujours le

premier partout, écartant les autres, hommes ou femmes, quand il le

fallait, demanda:

--Eh bien, Céleste, ça ne va donc pas?

La petite bonne gémit à travers ses larmes:--Elle ne me reconnaît

seulement plus. Le médecin dit que c'est la fin.

Tout le monde se regarda.

Mme Cimme et Mme Colombel s'embrassèrent instantanément, sans dire un

mot. Elles se ressemblaient beaucoup, ayant toujours porté des bandeaux

plats et des châles rouges, des cachemires français éclatants comme des

brasiers.

Cimme se tourna vers son beau-frère, homme pâle, jaune et maigre, ravagé

par une maladie d'estomac, et qui boitait affreusement, et il prononça

d'un ton sérieux:

--Bigre! il était temps.

Mais personne n'osait pénétrer dans la chambre de la mourante située au

rez-de-chaussée. Cimme lui-même cédait le pas. Ce fut Colombel qui se

décida le premier, et il entra en se balançant comme un mât de navire,

faisant sonner sur les pavés le fer de sa canne.

Les deux femmes se hasardèrent ensuite, et M. Cimme ferma la marche.

Le petit Joseph était resté dehors, séduit par la vue du chien.

Un rayon de soleil coupait en deux le lit, éclairant tout juste les

mains qui s'agitaient nerveusement, s'ouvrant et se fermant sans cesse.

Les doigts remuaient comme si une pensée les eût animés, comme s'ils

eussent signifié des choses, indiqué des idées, obéi à une intelligence.

Tout le reste du corps restait immobile sous le drap. La figure

anguleuse n'avait pas un tressaillement. Les yeux demeuraient fermés.

Les parents se déployèrent en demi-cercle et se mirent à regarder, sans

dire un mot, la poitrine serrée, la respiration courte. La petite bonne

les avait suivis et larmoyait toujours.

A la fin, Cimme demanda:--Qu'est-ce que dit au juste le médecin?

La servante balbutia:--Il dit qu'on la laisse tranquille, qu'il n'y a

plus rien à faire.

Mais, soudain, les lèvres de la vieille fille se mirent à s'agiter.

Elles semblaient prononcer des mots silencieux, des mots cachés dans

cette tête de mourante, et ses mains précitaient leur mouvement

singulier.

Tout à coup elle parla d'une petite voix maigre qu'on ne lui connaissait

pas, d'une voix qui semblait venir de loin, du fond de ce coeur toujours

fermé peut-être?

Cimme s'en alla sur la pointe du pied, trouvant pénible ce spectacle.

Colombel, dont la jambe estropiée se fatiguait, s'assit.

Les deux femmes restaient debout.

La reine Hortense babillait maintenant très vite sans qu'on comprit rien

à ses paroles. Elle prononçait des noms, beaucoup de noms, appelait

tendrement des personnes imaginaires.

«Viens ici, mon petit Philippe, embrasse ta mère. Tu l'aimes bien ta

maman, dis, mon enfant? Toi, Rose, tu vas veiller sur ta petite soeur

pendant que je serai sortie. Surtout, ne la laisse pas seule, tu

m'entends? Et je te défends de toucher aux allumettes.»

Elle se taisait quelques secondes, puis, d'un ton plus haut, comme si

elle eût appelé: «Henriette!» Elle attendait un peu, et reprenait: «Dis

à ton père de venir me parler avant d'aller à son bureau.» Et soudain:

«Je suis un peu souffrante aujourd'hui, mon chéri; promets-moi de ne pas

revenir tard. Tu diras à ton chef que je suis malade. Tu comprends qu'il

est dangereux de laisser les enfants seuls quand je suis au lit. Je vais

te faire pour le dîner un plat de riz au sucre. Les petits aiment

beaucoup cela. C'est Claire qui sera contente!»

Elle se mettait à rire, d'un rire jeune et bruyant, comme elle n'avait

jamais ri: «Regarde Jean, quelle drôle de tête il a. Il s'est barbouillé

avec les confitures, le petit sale. Regarde donc, mon chéri, comme il

est drôle!»

Colombel, qui changeait de place à tout moment sa jambe fatiguée par le

voyage, murmura:

--Elle rêve qu'elle a des enfants et un mari, c'est l'agonie qui

commence.

Les deux soeurs ne bougeaient toujours point, surprises et stupides.

La petite bonne prononça:

--Faut retirer vos châles et vos chapeaux; voulez-vous passer dans la

salle?

Elles sortirent sans avoir prononcé une parole et Colombel les suivit en

boitant, laissant de nouveau toute seule la mourante.

Quand elles se furent débarrassées de leurs vêtements de route, les

femmes s'assirent enfin. Alors un des chats quitta sa fenêtre, s'étira,

sauta dans la salle, puis sur les genoux de Mme Cimme, qui se mit à le

caresser.

On entendait à côté la voix de l'agonisante, vivant, à cette heure

dernière, la vie qu'elle avait attendue sans doute, vidant ses rêves

eux-mêmes au moment où tout allait finir pour elle.

Cimme, dans le jardin, jouait avec le petit Joseph et le chien,

s'amusant beaucoup, d'une gaieté de gros homme aux champs, sans aucun

souvenir de la mourante.

Mais tout à coup il rentra, et, s'adressant à la bonne:

--Dis donc, ma fille, tu vas nous faire à déjeuner. Qu'est-ce que vous

allez manger, mesdames?

On convint d'une omelette aux fines herbes, d'un morceau de faux-filet

avec des pommes nouvelles, d'un fromage et d'une tasse de café.

Et comme Mme Colombel fouillait dans sa poche pour chercher son

porte-monnaie, Cimme l'arrêta; puis, se tournant vers la bonne:--Tu dois

avoir de l'argent? Elle répondit:

--Oui, Monsieur.

--Combien?

--Quinze francs.

--Ça suffit. Dépêche-toi, ma fille, car je commence à avoir faim.

Mme Cimme, regardant au dehors les fleurs grimpantes baignées de soleil,

et deux pigeons amoureux sur le toit en face, prononça d'un air

navré:--C'est malheureux d'être venus pour une aussi triste

circonstance. Il ferait bien bon dans la campagne aujourd'hui.

Sa soeur soupira sans répondre, et Colombel murmura, ému peut-être par la

pensée d'une marche:--Ma jambe me tracasse bougrement.

Le petit Joseph et le chien faisaient un bruit terrible: l'un poussant

des cris de joie, l'autre aboyant éperdument. Ils jouaient à cache-cache

autour des trois plates-bandes, courant l'un après l'autre comme deux

fous.

La mourante continuait à appeler ses enfants, causant avec chacun,

s'imaginant qu'elle les habillait, qu'elle les caressait, qu'elle leur

apprenait à lire: «Allons! Simon, répète: ABCD. Tu ne dis pas bien,

voyons, D D D, m'entends-tu? Répète alors...»

Cimme prononça:--C'est curieux ce que l'on dit à ces moments-là.

Mme Colombel alors demanda:--Il vaudrait peut-être mieux retourner

auprès d'elle. Mais Cimme aussitôt l'en dissuada:--Pourquoi faire,

puisque vous ne pouvez rien changer à son état? Nous sommes aussi bien

ici.

Personne n'insista. Mme Cimme considéra les deux oiseaux verts, dits

inséparables. Elle loua en quelques phrases cette fidélité singulière et

blâma les hommes de ne pas imiter ces bêtes. Cimme se mit à rire,

regarda sa femme, chantonna d'un air goguenard: «Tra-la-la.

Tra-la-la-la», comme pour laisser entendre bien des choses sur sa

fidélité, à lui, Cimme.

Colombel, pris maintenant de crampes d'estomac, frappait le pavé de sa

canne.

L'autre chat entra la queue en l'air.

On ne se mit à table qu'à une heure.

Dès qu'il eut goûté au vin, Colombel, à qui on avait recommandé de ne

boire que du bordeaux de choix, rappela la servante:

--Dis donc, ma fille, est-ce qu'il n'y a rien de meilleur que cela dans

la cave?

--Oui monsieur, il y a du vin fin qu'on vous servait quand vous veniez.

--Eh bien, va nous en chercher trois bouteilles.

On goûta ce vin qui parut excellent; non pas qu'il provint d'un cru

remarquable, mais il avait quinze ans de cave. Cimme déclara:--C'est du

vrai vin de malade.

Colombel, saisi d'une envie ardente de posséder ce bordeaux, interrogea

de nouveau la bonne:--Combien en reste-t-il, ma fille?

--Oh! presque tout, Monsieur, mamz'elle n'en buvait jamais. C'est le tas

du fond.

Alors il se tourna vers son beau-frère:--Si vous vouliez, Cimme, je vous

reprendrais ce vin-là pour autre chose, il convient merveilleusement à

mon estomac.

La poule était entrée à son tour avec son troupeau de poussins; les deux

femmes s'amusaient à lui jeter des miettes.

On renvoya au jardin Joseph et le chien qui avaient assez mangé.

La reine Hortense parlait toujours, mais à voix basse maintenant, de

sorte qu'on ne distinguait plus les paroles.

Quand on eut achevé le café, tout le monde alla constater l'état de la

malade. Elle semblait calme.

On ressortit et on s'assit en cercle dans le jardin pour digérer.

Tout à coup le chien se mit à tourner autour des chaises de toute la

vitesse de ses pattes, portant quelque chose en sa gueule. L'enfant

courait derrière éperdument. Tous deux disparurent dans la maison.

Cimme s'endormit le ventre au soleil.

La mourante se remit à parler haut. Puis, tout à coup, elle cria.

Les deux femmes et Colombel s'empressèrent de rentrer pour voir ce

qu'elle avait. Cimme, réveillé, ne se dérangea pas, n'aimant point ces

choses-là.

Elle s'était assise, les yeux hagards. Son chien, pour échapper à la

poursuite du petit Joseph, avait sauté sur le lit, franchi l'agonisante;

et, retranché derrière l'oreiller, il regardait son camarade de ses yeux

luisants, prêt à sauter de nouveau pour recommencer la partie. Il tenait

à la gueule une des pantoufles de sa maîtresse, déchirée à coups de

crocs, depuis une heure qu'il jouait avec.

L'enfant, intimidé par cette femme dressée soudain devant lui, restait

immobile en face de la couche.

La poule, entrée aussi, effarouchée par le bruit, avait sauté sur une

chaise; et elle appelait désespérément ses poussins qui pépiaient,

effarés, entre les quatre jambes du siège.

La reine Hortense criait d'une voix déchirante: «Non, non, je ne veux

pas mourir, je ne veux pas! je ne veux pas! Qui est-ce qui élèvera mes

enfants? Qui les soignera? Qui les aimera? Non, je ne veux pas!... je

ne...»

Elle se renversa sur le dos. C'était fini.

Le chien, très excité, sauta dans la chambre en gambadant.

Colombel courut à la fenêtre, appela son beau-frère:--Arrivez vite,

arrivez vite. Je crois qu'elle vient de passer.

Alors Cimme se leva et, prenant son parti, il pénétra dans la chambre en

balbutiant:

--Ç'a été moins long que je n'aurais cru.

\* \* \* \* \*

LE PARDON

[Illustration de J. ROY]

Elle avait été élevée dans une de ces familles qui vivent enfermées en

elles-mêmes, et qui semblent toujours loin de tout. Elles ignorent les

événements politiques, bien qu'on en cause à table; mais les changements

de gouvernement se passent si loin, si loin, qu'on parle de cela comme

d'un fait historique, comme de la mort de Louis XVI ou du débarquement

de Napoléon.

Les moeurs se modifient, les modes se succèdent. On ne s'en aperçoit

guère dans la famille calme où l'on suit toujours les coutumes

traditionnelles. Et si quelque histoire scabreuse se passe dans les

environs, le scandale vient mourir au seuil de la maison. Seuls, le père

et la mère, un soir, échangent quelques mots là-dessus, mais à mi-voix,

à cause des murs qui ont partout des oreilles. Et, discrètement, le

père dit:

--Tu as su cette terrible affaire dans la famille des Rivoil?

Et la mère répond:

--Qui aurait jamais cru cela? C'est affreux.

Les enfants ne se doutent de rien, et ils arrivent à l'âge de vivre à

leur tour, avec un bandeau sur les yeux et sur l'esprit, sans soupçonner

les dessous de l'existence, sans savoir qu'on ne pense pas comme on

parle, et qu'on ne parle point comme on agit; sans savoir qu'il faut

vivre en guerre avec tout le monde, ou du moins en paix armée, sans

deviner qu'on est sans cesse trompé quand on est naïf, joué quand on est

sincère, maltraité quand on est bon.

Les uns vont jusqu'à la mort dans cet aveuglement de probité, de

loyauté, d'honneur; tellement intègres que rien ne leur ouvre les yeux.

Les autres, désabusés sans bien comprendre, trébuchent éperdus,

désespérés, et meurent en se croyant les jouets d'une fatalité

exceptionnelle, les victimes misérables d'événements funestes et

d'hommes particulièrement criminels.

Les Savignol marièrent leur fille Berthe à dix-huit ans. Elle épousa un

jeune homme de Paris, Georges Baron, qui faisait des affaires à la

Bourse. Il était beau garçon, parlait bien, avec tous les dehors probes

qu'il fallait; mais au fond du coeur, il se moquait un peu de ses

beaux-parents attardés, qu'il appelait entre amis: «Mes chers fossiles».

Il appartenait à une bonne famille; et la jeune fille était riche. Il

l'emmena vivre à Paris.

Elle devint une de ces provinciales de Paris dont la race est nombreuse.

Elle demeura ignorante de la grande ville, de son monde élégant, de ses

plaisirs, de ses costumes, comme elle était demeurée ignorante de la

vie, de ses perfidies et de ses mystères.

Enfermée en son ménage, elle ne connaissait guère que sa rue, et quand

elle s'aventurait dans un autre quartier, il lui semblait accomplir un

voyage lointain en une ville inconnue et étrangère. Elle disait le soir:

--J'ai traversé les boulevards, aujourd'hui.

Deux ou trois fois par an, son mari l'emmenait au théâtre. C'étaient des

fêtes dont le souvenir ne s'éteignait plus et dont on reparlait sans

cesse.

Quelquefois, à table, trois mois après, elle se mettait brusquement à

rire, et s'écriait:

--Te rappelles-tu cet acteur habillé en général et qui imitait le chant

du coq?

Toutes ses relations se bornaient à deux familles alliées qui, pour

elle, représentaient l'humanité. Elle les désignait en faisant précéder

leur nom de l'article «les»--les Martinet et les Michelint.

Son mari vivait à sa guise, rentrant quand il voulait, parfois au jour

levant, prétextant des affaires, ne se gênant point, sûr que jamais un

soupçon n'effleurerait cette âme candide.

Mais un matin elle reçut une lettre anonyme.

Elle demeura éperdue, ayant le coeur trop droit pour comprendre l'infamie

des dénonciations, pour mépriser cette lettre dont l'auteur se disait

inspiré par l'intérêt de son bonheur, et la haine du mal, et l'amour de

la vérité.

On lui révélait que son mari avait, depuis deux ans, une maîtresse, une

jeune veuve, Mme Rosset, chez qui il passait toutes ses soirées.

Elle ne sut ni feindre, ni dissimuler, ni épier, ni ruser. Quand il

revint pour déjeuner elle lui jeta cette lettre, en sanglotant, et

s'enfuit dans sa chambre.

Il eut le temps de comprendre, de préparer sa réponse et il alla frapper

à la porte de sa femme. Elle ouvrit aussitôt, n'osant pas le regarder.

Il souriait; il s'assit, l'attira sur ses genoux; et d'une voix douce,

un peu moqueuse:

«Ma chère petite, j'ai en effet pour amie Mme Rosset, que je connais

depuis dix ans et que j'aime beaucoup, j'ajouterai que je connais vingt

autres familles dont je ne t'ai jamais parlé, sachant que tu ne

recherches pas le monde, les fêtes et les relations nouvelles. Mais,

pour en finir une fois pour toutes avec ces dénonciations infâmes, je te

prierai de t'habiller après le déjeuner et nous irons faire une visite

à cette jeune femme qui deviendra ton amie, je n'en doute pas.»

Elle embrassa à pleins bras son mari; et, par une de ces curiosités

féminines qui ne s'endorment plus une fois éveillées, elle ne refusa

point d'aller voir cette inconnue qui lui demeurait, malgré tout, un peu

suspecte. Elle sentait, par instinct, qu'un danger connu est presque

évité.

Elle entra dans un petit appartement coquet, plein de bibelots, orné

avec art, au quatrième étage d'une belle maison. Au bout de cinq minutes

d'attente dans un salon assombri par des tentures, des portières, des

rideaux drapés gracieusement, une porte s'ouvrit et une jeune femme

apparut, très brune, petite, un peu grasse, étonnée et souriante.

Georges fit les présentations.

--Ma femme, Madame Julie Rosset.

La jeune veuve poussa un léger cri d'étonnement et de joie, et s'élança,

les deux mains ouvertes. Elle n'espérait point, disait-elle, avoir ce

bonheur, sachant que Mme Baron ne voyait personne; mais elle était si

heureuse, si heureuse! Elle aimait tant Georges! (elle disait Georges

tout court avec une fraternelle familiarité), qu'elle avait une envie

folle de connaître sa jeune femme et de l'aimer aussi.

Au bout d'un mois, les deux nouvelles amies ne se quittaient plus. Elles

se voyaient chaque jour, souvent deux fois, et dînaient tous les soirs

ensemble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Georges maintenant ne

sortait plus guère, ne prétextait plus d'affaires, adorant, disait-il,

son coin du feu.

Enfin, un appartement s'étant trouvé libre dans la maison habitée par

Mme Rosset, Mme Baron s'empressa de le prendre pour se rapprocher et se

réunir encore davantage.

Et, pendant deux années entières, ce fut une amitié sans un nuage, une

amitié de coeur et d'âme, absolue, tendre, dévouée, délicieuse. Berthe ne

pouvait plus parler sans prononcer le nom de Julie qui représentait pour

elle la perfection.

Elle était heureuse, d'un bonheur parfait, calme et doux.

Mais voici que Mme Rosset tomba malade. Berthe ne la quitta plus. Elle

passait les nuits, se désolait; son mari lui-même était désespéré.

Or, un matin, le médecin, en sortant de sa visite, prit à part Georges

et sa femme, et leur annonça qu'il trouvait fort grave l'état de leur

amie.

Dès qu'il fut parti, les jeunes gens atterrés, s'assirent l'un en face

de l'autre; puis, brusquement, se mirent à pleurer. Ils veillèrent, la

nuit, tous les deux ensemble auprès du lit; et Berthe, à tout instant,

embrassait tendrement la malade, tandis que Georges, debout devant les

pieds de sa couche, la contemplait silencieusement avec une persistance

acharnée.

Le lendemain, elle allait plus mal encore.

Enfin, vers le soir, elle déclara qu'elle se trouvait mieux, et,

contraignit ses amis à redescendre chez eux pour dîner.

Ils étaient tristement assis dans leur salle, sans guère manger, quand

la bonne remit à Georges une enveloppe. Il l'ouvrit, lut, devint livide

et, se levant, il dit à sa femme, d'un air étrange: «Attends-moi, il

faut que je m'absente un instant, je serai de retour dans dix minutes.

Surtout ne sors pas.»

Et il courut dans sa chambre prendre son chapeau.

Berthe l'attendit, torturée par une inquiétude nouvelle. Mais, docile en

tout, elle ne voulait point remonter chez son amie avant qu'il fût

revenu.

Comme il ne reparaissait pas, la pensée lui vint d'aller voir en sa

chambre s'il avait pris ses gants, ce qui eût indiqué qu'il devait

entrer quelque part.

Elle les aperçut du premier coup d'oeil. Près d'eux un papier froissé,

gisait, jeté là. Elle le reconnut aussitôt, c'était celui qu'on venait

de remettre à Georges.

Et une tentation brûlante, la première de sa vie, lui vint de lire, de

savoir. Sa conscience révoltée luttait, mais la démangeaison d'une

curiosité fouettée et douloureuse poussait sa main. Elle saisit le

papier, l'ouvrit, reconnut aussitôt l'écriture, celle de Julie, une

écriture tremblée, au crayon. Elle lut: «Viens seul m'embrasser, mon

pauvre ami, je vais mourir.»

Elle ne comprit pas d'abord, et restait là stupide, frappée surtout par

l'idée de mort. Puis, soudain, le tutoiement saisit sa pensée; et ce

fut comme un grand éclair illuminant son existence, lui montrant toute

l'infâme vérité, toute leur trahison, toute leur perfidie. Elle comprit

leur longue astuce, leurs regards, sa bonne foi jouée, sa confiance

trompée. Elle les revit l'un en face de l'autre, le soir sous

l'abat-jour de sa lampe, lisant le même livre, se consultant de l'oeil à

la fin des pages.

Et, son coeur soulevé d'indignation, meurtri de souffrance, s'abîma dans

un désespoir sans bornes.

Des pas retentirent; elle s'enfuit et s'enferma chez elle.

Son mari, bientôt, l'appela.

--Viens vite. Mme Rosset va mourir.

Berthe parut sur sa porte et, la lèvre tremblante:

--Retournez seul auprès d'elle, elle n'a pas besoin de moi.

Il la regarda follement, abruti de chagrin, et il reprit:

--Vite, vite, elle meurt.

Berthe répondit:

--Vous aimeriez mieux que ce fût moi.

Alors il comprit peut-être, et s'en alla, remontant près de

l'agonisante.

Il la pleura sans dissimulation, sans pudeur, indifférent à la douleur

de sa femme qui ne lui parlait plus, ne le regardait plus, vivait seule

murée dans le dégoût, dans une colère révoltée, et priait Dieu matin et

soir.

Ils habitaient ensemble pourtant, mangeaient face à face, muets et

désespérés.

Puis il s'apaisa peu à peu; mais elle ne lui pardonnait point.

Et la vie continua, dure pour tous les deux.

Pendant un an, ils demeurèrent aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils

ne se fussent pas connus. Berthe faillit devenir folle.

Puis un matin étant partie dès l'aurore, elle rentra vers huit heures

portant en ses deux mains un énorme bouquet de roses, de roses blanches,

toutes blanches.

Et elle fit dire à son mari qu'elle désirait lui parler.

Il vint inquiet, troublé.

--Nous allons sortir ensemble, lui dit-elle; prenez ces fleurs, elles

sont trop lourdes pour moi.

Il prit le bouquet et suivit sa femme. Une voiture les attendait qui

partit dès qu'ils furent montés.

Elle s'arrêta devant la grille du cimetière. Alors Berthe, dont les yeux

s'emplissaient de larmes, dit à Georges:--Conduisez-moi à sa tombe. Il

tremblait sans comprendre, et il se mit à marcher devant, tenant

toujours les fleurs en ses bras. Il s'arrêta enfin devant un marbre

blanc et le désigna sans rien dire.

Alors elle lui reprit le grand bouquet et, s'agenouillant, le déposa sur

les pieds du tombeau. Puis elle s'isola en une prière inconnue et

suppliante!

Debout derrière elle, son mari, hanté de souvenirs, pleurait.

Elle se releva et lui tendit les mains.

--Si vous voulez, nous serons amis, dit-elle.

\* \* \* \* \*

LA LÉGENDE DU MONT SAINT-MICHEL

[Illustration de GRASSET]

Je l'avais vu d'abord de Cancale ce château de fées planté dans la mer.

Je l'avais vu confusément, ombre grise dressée sur le ciel brumeux.

Je le revis d'Avranches, au soleil couchant. L'immensité des sables

était rouge, l'horizon était rouge, toute la baie démesurée était rouge;

seule, l'abbaye escarpée, poussée là-bas, loin de la terre, comme un

manoir fantastique, stupéfiante comme un palais de rêve,

invraisemblablement étrange et belle, restait presque noire dans les

pourpres du jour mourant.

J'allai vers elle le lendemain dès l'aube, à travers les sables, l'oeil

tendu sur ce bijoux monstrueux, grand comme une montagne, ciselé comme

un camée et vaporeux comme une mousseline. Plus j'approchais, plus je

me sentais soulevé d'admiration, car rien au monde peut-être n'est plus

étonnant et plus parfait.

Et j'errai, surpris comme si j'avais découvert l'habitation d'un dieu à

travers ces salles portées par des colonnes légères ou pesantes, à

travers ces couloirs percés à jour, levant mes yeux émerveillés sur ces

clochetons qui semblent des fusées parties vers le ciel et sur tout cet

emmêlement incroyable de tourelles, de gargouilles, d'ornements sveltes

et charmants, feu d'artifice de pierre, dentelle de granit,

chef-d'oeuvre d'architecture colossale et délicate.

Comme je restais en extase, un paysan bas-normand m'aborda et me raconta

l'histoire de la grande querelle de saint Michel avec le diable.

Un sceptique de génie a dit: «Dieu a fait l'homme à son image, mais

l'homme le lui a bien rendu.»

Ce mot est d'une éternelle vérité et il serait fort curieux de faire

dans chaque continent l'histoire de la divinité locale, ainsi que

l'histoire des saints patrons dans chacune de nos provinces. Le nègre a

des idoles féroces, mangeuses d'hommes; le mahométan polygame peuple son

paradis de femmes; les Grecs, en gens pratiques, avaient divinisé toutes

les passions.

Chaque village de France est placé sous l'invocation d'un saint

protecteur, modifié à l'image des habitants.

Or, saint Michel veille sur la Basse-Normandie, saint Michel, l'ange

radieux et victorieux, le porte-glaive, le héros du ciel, le triomphant,

le dominateur de Satan.

Mais voici comment le Bas-Normand, rusé, cauteleux, sournois et

chicanier, comprend et raconte la lutte du grand saint avec le diable.

Pour se mettre à l'abri des méchancetés du démon, son voisin, saint

Michel construisit lui-même, en plein océan, cette habitation digne d'un

archange; et, seul, en effet, un pareil saint pouvait se créer une

semblable résidence.

Mais, comme il redoutait encore les approches du Malin, il entoura son

domaine de sables mouvants plus perfides que la mer.

Le diable habitait une humble chaumière sur la côte; mais il possédait

les prairies baignées d'eau salée, les belles terres grasses où poussent

les récoltes lourdes, les riches vallées et les coteaux féconds de tout

le pays; tandis que le saint ne régnait que sur les sables. De sorte que

Satan était riche, et saint Michel était pauvre comme un gueux.

Après quelques années de jeûne, le saint s'ennuya de cet état de choses

et pensa à passer un compromis avec le diable; mais la chose n'était

guère facile, Satan tenant à ses moissons.

Il réfléchit pendant six mois; puis, un matin, il s'achemina vers la

terre. Le démon mangeait la soupe devant sa porte quand il aperçut le

saint; aussitôt il se précipita à sa rencontre, baisa le bas de sa

manche, le fit entrer et lui offrit de se rafraîchir.

Après avoir bu une jatte de lait, saint Michel prit la parole:

--Je suis venu pour te proposer une bonne affaire.

Le diable, candide et sans défiance, répondit:

--Ça me va.

--Voici. Tu me céderas toutes tes terres.

Satan, inquiet, voulut parler:

--Mais...

Le saint reprit:

--Écoute d'abord. Tu me céderas toutes tes terres. Je me chargerai de

l'entretien, du travail, des labourages, des semences, du fumage, de

tout enfin, et nous partagerons la récolte par moitié. Est-ce dit?

Le diable, naturellement paresseux, accepta.

Il demanda seulement en plus quelques-uns de ces délicieux surmulets

qu'on pêche autour du mont solitaire. Saint Michel promit les poissons.

Ils se tapèrent dans la main, crachèrent de côté pour indiquer que

l'affaire était faite, et le saint reprit:

--Tiens, je ne veux pas que tu aies à te plaindre de moi. Choisis ce que

tu préfères: la partie des récoltes qui sera sur terre ou celle qui

restera dans la terre.

Satan s'écria:

--Je prends celle qui sera sur terre.

--C'est entendu, dit le saint.

Et il s'en alla.

Or, six mois après, dans l'immense domaine du diable, on ne voyait que

des carottes, des navets, des oignons, des salsifis, toutes les plantes

dont les racines grasses sont bonnes et savoureuses, et dont la feuille

inutile sert tout au plus à nourrir les bêtes.

Satan n'eut rien et voulut rompre le contrat, traitant saint Michel de

«malicieux».

Mais le saint avait pris goût à la culture; il retourna retrouver le

diable:

--Je t'assure que je n'y ai point pensé du tout; ça s'est trouvé comme

ça; il n'y a point de ma faute. Et, pour te dédommager, je t'offre de

prendre, cette année, tout ce qui se trouvera sous terre.

--Ça me va, dit Satan.

Au printemps suivant, toute l'étendue des terres de l'Esprit du Mal

était couverte de blés épais, d'avoines grosses comme des clochetons, de

lins, de colzas magnifiques, de trèfles rouges, de pois, de choux,

d'artichauts, de tout ce qui s'épanouit au soleil en graines ou en

fruits.

Satan n'eut encore rien et se fâcha tout à fait.

Il reprit ses prés et ses labours et resta sourd à toutes les ouvertures

nouvelles de son voisin.

Une année entière s'écoula. Du haut de son manoir isolé, saint Michel

regardait la terre lointaine et féconde, et voyait le diable dirigeant

les travaux, rentrant les récoltes, battant ses grains. Et il rageait,

s'exaspérant de son impuissance. Ne pouvant plus duper Satan, il résolut

de s'en venger, et il alla le prier à dîner pour le lundi suivant.

--Tu n'as pas été heureux dans tes affaires avec moi, disait-il, je le

sais; mais je ne veux pas qu'il reste de rancune entre nous, et je

compte que tu viendras dîner avec moi. Je te ferai manger de bonnes

choses.

Satan, aussi gourmand que paresseux, accepta bien vite. Au jour dit, il

revêtit ses plus beaux habits et prit le chemin du Mont.

Saint Michel le fit asseoir à une table magnifique. On servit d'abord

un vol-au-vent plein de crêtes et de rognons de coq, avec des boulettes

de chair à saucisse, puis deux gros surmulets à la crème, puis une dinde

blanche pleine de marrons confits dans du vin, puis un gigot de

pré-salé, tendre comme du gâteau; puis des légumes qui fondaient dans la

bouche et de la bonne galette chaude, qui fumait en répandant un parfum

de beurre.

On but du cidre pur, mousseux et sucré, et du vin rouge et capiteux, et,

après chaque plat, on faisait un trou avec de vieille eau-de-vie de

pommes.

Le diable but et mangea comme un coffre, tant et si bien qu'il se trouva

gêné.

Alors saint Michel, se levant formidable, s'écria d'une voix de

tonnerre:

--Devant moi! devant moi, canaille! Tu oses... devant moi...

Satan éperdu s'enfuit, et le saint, saisissant un bâton, le poursuivit.

Ils couraient par les salles basses, tournant autour des piliers,

montaient les escaliers aériens, galopaient le long des corniches,

sautaient de gargouille en gargouille. Le pauvre démon, malade à fendre

l'âme, fuyait, souillant la demeure du saint. Il se trouva enfin sur la

dernière terrasse, tout en haut, d'où l'on découvre la baie immense avec

ses villes lointaines, ses sables et ses pâturages. Il ne pouvait

échapper plus longtemps; et le saint, lui jetant dans le dos un coup de

pied furieux, le lança comme une balle à travers l'espace.

Il fila dans le ciel ainsi qu'un javelot, et s'en vint tomber lourdement

devant la ville de Mortain. Les cornes de son front et les griffes de

ses membres entrèrent profondément dans le rocher, qui garde pour

l'éternité les traces de cette chute de Satan.

Il se releva boiteux, estropié jusqu'à la fin des siècles; et, regardant

au loin le Mont fatal, dressé comme un pic dans le soleil couchant, il

comprit bien qu'il serait toujours vaincu dans cette lutte inégale, et

il partit en traînant la jambe, se dirigeant vers des pays éloignés,

abandonnant à son ennemi, ses champs, ses plaines, ses coteaux, ses

vallées et ses prés.

Et voilà comment saint Michel, patron des Normands, vainquit le diable.

Un autre peuple avait rêvé autrement cette bataille.

\* \* \* \* \*

UNE VEUVE

[Illustration d'ARCOS]

C'était pendant la saison des chasses, dans le château de Banneville.

L'automne était pluvieux et triste. Les feuilles rouges, au lieu de

craquer sous les pieds, pourrissaient dans les ornières, sous les

lourdes averses.

La forêt, presque dépouillée, était humide comme une salle de bains.

Quand on entrait dedans, sous les grands arbres fouettés par les grains,

une odeur moisie, une buée d'eau tombée, d'herbes trempées, de terre

mouillée, vous enveloppait et les tireurs, courbés sous cette inondation

continue, et les chiens mornes, la queue basse et le poil collé sur les

côtes, et les jeunes chasseresses en leur taille de drap collante et

traversée de pluie, rentraient chaque soir las de corps et d'esprit.

Dans le grand salon, après dîner, on jouait au loto, sans plaisir,

tandis que le vent faisait sur les volets des poussées bruyantes et

lançait les vieilles girouettes en des tournoiements de toupie. On

voulut alors conter des histoires, comme il est dit en des livres; mais

personne n'inventait rien d'amusant. Les chasseurs narraient des

aventures à coups de fusil, des boucheries de lapins; et les femmes se

creusaient la tête sans y découvrir jamais l'imagination de

Scheherazade.

On allait encore renoncer à ce divertissement, quand une jeune femme, en

jouant, sans y penser, avec la main d'une vieille tante restée fille,

remarqua une petite bague faite avec des cheveux blonds, qu'elle avait

vue souvent sans jamais y réfléchir.

Alors, en la faisant rouler doucement autour du doigt, elle demanda:

«Dis donc, tante, qu'est-ce que c'est que cette bague? On dirait des

cheveux d'enfant...» La vieille demoiselle rougit, pâlit; puis, d'une

voix tremblante: «C'est si triste, si triste, que je n'en veux jamais

parler. Tout le malheur de ma vie vient de là. J'étais toute jeune

alors, et le souvenir m'est resté si douloureux que je pleure chaque

fois en y pensant.»

On voulut aussitôt connaître l'histoire, mais la tante refusait de la

dire; on finit enfin par la prier tant qu'elle se décida.

«Vous m'avez souvent entendu parler de la famille de Santèze, éteinte

aujourd'hui. J'ai connu les trois derniers hommes de cette maison. Ils

sont morts tous les trois de la même façon; voici les cheveux du

dernier. Il avait treize ans quand il s'est tué pour moi. Cela vous

parait étrange, n'est-ce pas?

«Oh! c'était une race singulière, des fous, si l'on veut, mais des fous

charmants, des fous par amour. Tous, de père en fils, avaient des

passions violentes, de grands élans de tout leur être qui les poussaient

aux choses les plus exaltées, aux dévouements fanatiques, même aux

crimes. C'était en eux, cela, ainsi que la dévotion ardente est dans

certaine âmes. Ceux qui se font trappistes n'ont pas la même nature que

les coureurs de salon. On disait dans la parenté: «Amoureux comme un

Santèze.» Rien qu'à les voir, on le devinait. Ils avaient tous les

cheveux bouclés, bas sur le front, la barbe frisée, et des yeux larges,

larges, dont le rayon entrait dans vous, et vous troublait sans qu'on

sût pourquoi.

«Le grand-père de celui dont voici le seul souvenir, après beaucoup

d'aventures, et des duels et des enlèvements de femmes, devint

passionnément épris, vers soixante-cinq ans, de la fille de son fermier.

Je les ai connus tous les deux. Elle était blonde, pâle, distinguée,

avec un parler lent, une voix molle et un regard si doux, si doux, qu'on

l'aurait dit d'une madone. Le vieux seigneur la prit chez lui, et il fut

bientôt si captivé qu'il ne pouvait se passer d'elle une minute. Sa

fille et sa belle-fille, qui habitaient le château, trouvaient cela

naturel, tant l'amour était de tradition dans la maison. Quand il

s'agissait de passion, rien ne les étonnait, et, si l'on parlait devant

elles de penchants contrariés, d'amants désunis, même de vengeance après

des trahisons, elles disaient toutes les deux, du même ton désolé: «Oh!

comme il (ou elle) a dû souffrir pour en arriver là». Rien de plus.

Elles s'apitoyaient sur les drames du coeur et ne s'en indignaient

jamais, même quand ils étaient criminels.

«Or, un automne, un jeune homme, M. de Gradelle, invité pour la chasse,

enleva la jeune fille.

«M. de Santèze resta calme, comme s'il ne s'était rien passé; mais, un

matin, on le trouva pendu dans le chenil, au milieu des chiens.

«Son fils mourut de la même façon, dans un hôtel, à Paris, pendant un

voyage qu'il y fit en 1841, après avoir été trompé par une chanteuse de

l'Opéra.

«Il laissait un enfant âgé de douze ans, et une veuve, la soeur de ma

mère. Elle vint avec le petit habiter chez mon père, dans notre terre de

Bertillon. J'avais alors dix-sept ans.

«Vous ne pouvez vous figurer quel étonnant et précoce enfant était ce

petit Santèze. On eût dit que toutes les facultés de tendresse, que

toutes les exaltations de sa race étaient retombées sur celui-là, le

dernier. Il rêvait toujours et se promenait seul, pendant des heures,

dans une grande allée d'ormes allant du château jusqu'au bois. Je

regardais de ma fenêtre ce gamin sentimental, qui marchait à pas graves,

les mains derrière le dos, le front penché, et, parfois, s'arrêtait

pour lever les yeux comme s'il voyait et comprenait, et ressentait des

choses qui n'étaient point de son âge.

«Souvent, après le dîner, par les nuits claires, il me disait: «Allons

rêver, cousine...» Et nous partions ensemble dans le parc. Il s'arrêtait

brusquement devant les clairières où flottait cette vapeur blanche,

cette ouate dont la lune garnit les éclaircies des bois; et il me

disait, en me serrant la main: «Regarde ça, regarde ça. Mais tu ne me

comprends pas, je le sens. Si tu comprenais, nous serions heureux. Il

faut aimer pour savoir.» Je riais et je l'embrassais, ce gamin, qui

m'adorait à en mourir.

«Souvent aussi, après le dîner, il allait s'asseoir sur les genoux de ma

mère: «Allons, tante, lui disait-il, raconte-nous des histoires

d'amour.» Et ma mère, par plaisanterie, lui disait toutes les légendes

de sa famille, toutes les aventures passionnées de ses pères; car on en

citait des mille et des mille, de vraies et de fausses. C'est leur

réputation qui les a tous perdus, ces hommes; ils se montaient la tête

et se faisaient gloire ensuite de ne point laisser mentir la renommée de

leur maison.

«Il s'exaltait, le petit, à ces récits tendres ou terribles, et parfois

il battait des mains en répétant: «Moi aussi, moi aussi, je sais aimer

mieux qu'eux tous!»

«Alors il me fit la cour, une cour timide et profondément tendre dont on

riait, tant c'était drôle. Chaque matin, j'avais des fleurs cueillies

par lui, et, chaque soir, avant de remonter dans sa chambre, il me

baisait la main en murmurant: «Je t'aime!»

«Je fus coupable, bien coupable, et j'en pleure encore sans cesse, et

j'en ai fait pénitence toute ma vie; et je suis restée vieille fille, ou

plutôt non, je suis restée comme fiancée-veuve, veuve de lui. Je

m'amusai de cette tendresse puérile, je l'excitais même; je fus

coquette, séduisante, comme auprès d'un homme, caressante et perfide.

J'affolai cet enfant. C'était un jeu pour moi, et un divertissement

joyeux pour sa mère et pour la mienne. Il avait douze ans! Songez! qui

donc aurait pris au sérieux cette passion d'atome? Je l'embrassais tant

qu'il voulait; je lui écrivis même des billets doux que lisaient nos

mères; et il me répondait des lettres, des lettres de feu, que j'ai

gardées. Il croyait secrète notre intimité d'amour, se jugeant un homme.

Nous avions oublié qu'il était un Santèze!

«Cela dura prés d'un an. Un soir, dans le parc, il s'abattit à mes

genoux et, baisant le bas de ma robe avec un élan furieux, il répétait:

«Je t'aime, je t'aime, je t'aime à en mourir. Si tu me trompes jamais,

entends-tu, si tu m'abandonnes pour un autre, je ferai comme mon

père...» Et il ajouta d'une voix profonde à donner un frisson: «Tu sais

ce qu'il a fait!»

«Puis, comme je restais interdite, il se releva, et se dressant sur la

pointe des pieds pour arriver à mon oreille, car j'étais bien plus

grande que lui, il modula mon nom, mon petit nom: «Geneviève!» d'un ton

si doux, si joli, si tendre, que j'en frissonnai jusqu'aux pieds.

«Je balbutiais: «Rentrons, rentrons!» Il ne dit plus rien et me suivit;

mais, comme nous allions gravir les marches du perron, il m'arrêta: «Tu

sais, si tu m'abandonnes, je me tue.»

«Je compris, cette fois, que j'avais été trop loin, et je devins

réservée. Comme il m'en faisait, un jour, des reproches, je répondis:

«Tu es maintenant trop grand pour plaisanter, et trop jeune pour un

amour sérieux. J'attends.»

«Je m'en croyais quitte ainsi.

«On le mit en pension à l'automne. Quand il revint, l'été suivant,

j'avais un fiancé. Il comprit tout de suite et garda pendant huit jours

un air si réfléchi que je demeurais très inquiète.

«Le neuvième jour, au matin, j'aperçus, en me levant, un petit papier

glissé sous ma porte. Je le saisis, je l'ouvris, je lus. «Tu m'as

abandonné; et tu sais ce que je t'ai dit. C'est ma mort que tu as

ordonnée. Comme je ne veux pas être trouvé par un autre que par toi,

viens dans le parc, juste à la place où je t'ai dit, l'an dernier, que

je t'aimais, et regarde en l'air.»

«Je me sentais devenir folle. Je m'habillai vite et vite, et je courus,

je courus à tomber épuisée, jusqu'à l'endroit désigné.

Sa petite casquette de pension était par terre, dans la boue. Il avait

plu toute la nuit. Je levai les yeux et j'aperçus quelque chose qui se

berçait dans les feuilles, car il faisait du vent, beaucoup de vent.

«Je ne sais plus, après ça, ce que j'ai fait. J'ai dû hurler d'abord,

m'évanouir peut-être, et tomber, puis courir au château. Je repris ma

raison dans mon lit, avec ma mère à mon chevet.

«Je crus que j'avais rêvé tout cela dans un affreux délire. Je

balbutiai: «Et lui, lui, Gontran?...» On ne me répondit pas. C'était

vrai.

«Je n'osai pas le revoir; mais je demandai une longue mèche de ses

cheveux blonds. La... la... voici...»

Et la vieille demoiselle tendait sa main tremblante dans un geste

désespéré.

Puis elle se moucha plusieurs fois, s'essuya les yeux et reprit: «J'ai

rompu mon mariage... sans dire pourquoi... Et je... je suis restée

toujours... la... la veuve de cet enfant de treize ans.» Puis sa tête

tomba sur sa poitrine et elle pleura longtemps des larmes pensives.

Et, comme on gagnait les chambres pour dormir, un gros chasseur dont

elle avait troublé la quiétude souffla dans l'oreille de son voisin:

--N'est-ce pas malheureux d'être sentimental à ce point-là!

\* \* \* \* \*

MADEMOISELLE COCOTTE

[Illustration de RENOUARD]

Nous allions sortir de l'Asile quand j'aperçus dans un coin de la cour

un grand homme maigre qui faisait obstinément le simulacre d'appeler un

chien imaginaire. Il criait, d'une voix douce, d'une voix tendre:

«Cocotte, ma petite Cocotte, viens ici, Cocotte, viens ici, ma belle»,

en tapant sur sa cuisse comme on fait pour attirer les bêtes. Je

demandai au médecin:--Qu'est-ce que celui-là? Il me répondit:--Oh!

celui-là n'est pas intéressant. C'est un cocher, nommé François, devenu

fou après avoir noyé son chien.

J'insistai:--Dites-moi donc son histoire. Les choses les plus simples,

les plus humbles, sont parfois celles qui nous mordent le plus au coeur.

Et voici l'aventure de cet homme qu'on avait sue tout entière par un

palefrenier, son camarade.

Dans la banlieue de Paris vivait une famille de bourgeois riches. Ils

habitaient une élégante villa au milieu d'un parc, au bord de la Seine.

Le cocher était ce François, gars de campagne, un peu lourdaud, bon

coeur, niais, facile à duper.

Comme il rentrait un soir chez ses maîtres, un chien se mit à le suivre.

Il n'y prit point garde d'abord; mais l'obstination de la bête à marcher

sur ses talons le fit bientôt se retourner. Il regarda s'il connaissait

ce chien.--Non, il ne l'avait jamais vu.

C'était une chienne d'une maigreur affreuse, avec de grandes mamelles

pendantes. Elle trottinait derrière l'homme d'un air lamentable et

affamé, la queue entre les pattes, les oreilles collées contre la tête,

et s'arrêtait quand il s'arrêtait, repartant quand il repartait.

Il voulait chasser ce squelette de bête et cria: «Va-t'en. Veux-tu bien

te sauver.--Hou! hou!» Elle s'éloigna de quelques pas et se planta sur

son derrière, attendant; puis, dès que le cocher se remit en marche,

elle repartit derrière lui.

Il fit semblant de ramasser des pierres. L'animal s'enfuit un peu plus

loin avec un grand ballottement de ses mamelles flasques; mais il revint

aussitôt que l'homme eut tourné le dos.

Alors le cocher François, pris de pitié, l'appela. La chienne s'approcha

timidement, l'échine pliée en cercle, et toutes les côtes soulevant la

peau. L'homme caressa ces os saillants, et, tout ému par cette misère de

bête: «Allons, viens», dit-il. Aussitôt elle remua la queue, se sentant

accueillie, adoptée, et, au lieu de rester dans les mollets de son

nouveau maître, elle se mit à courir devant lui.

Il l'installa sur la paille dans son écurie; puis il courut à la cuisine

chercher du pain. Quand elle eut mangé tout son soûl, elle s'endormit,

couchée en rond.

Le lendemain, les maîtres, avertis par leur cocher, permirent qu'il

gardât l'animal. C'était une bonne bête, caressante et fidèle,

intelligente et douce.

Mais, bientôt, on lui reconnut un défaut terrible. Elle était enflammée

d'amour d'un bout à l'autre de l'année. Elle eut fait, en quelque temps,

la connaissance de tous les chiens de la contrée qui se mirent à rôder

autour d'elle jour et nuit. Elle leur partageait ses faveurs avec une

indifférence de fille, semblait au mieux avec tous, traînait derrière

elle une vraie meute composée des modèles les plus différents de la race

aboyante, les uns gros comme le poing, les autres grands comme des ânes.

Elle les promenait par les routes en des courses interminables, et quand

elle s'arrêtait pour se reposer sur l'herbe ils faisaient cercle autour

d'elle, et la contemplaient la langue tirée.

Les gens du pays la considéraient comme un phénomène; jamais on n'avait

vu pareille chose. Le vétérinaire n'y comprenait rien.

Quand elle était rentrée, le soir, en son écurie, la foule des chiens

faisait le siège de la propriété. Ils se faufilaient par toutes les

issues de la haie vive qui clôturait le parc, dévastaient les

plates-bandes, arrachaient les fleurs, creusaient des trous dans les

corbeilles, exaspérant le jardinier. Et ils hurlaient des nuits entières

autour du bâtiment où logeait leur amie, sans que rien les décidât à

s'en aller.

Dans le jour, ils pénétraient jusque dans la maison. C'était une

invasion, une plaie, un désastre. Les maîtres rencontraient à tout

moment dans l'escalier et jusque dans les chambres des petits roquets

jaunes à queue empanachée, des chiens de chasse, des bouledogues, des

loups-loups rôdeurs à poil sale, vagabonds sans feu ni lieu, des

terre-neuve énormes qui faisaient fuir les enfants.

On vit alors dans le pays des chiens inconnus à dix lieues à la ronde,

venus on ne sait d'où, vivant on ne sait comment, et qui disparaissaient

ensuite.

Cependant François adorait Cocotte. Il l'avait nommée Cocotte, sans

malice, bien qu'elle méritât son nom; et il répétait sans cesse: «Cette

bête-là, c'est une personne. Il ne lui manque que la parole.»

Il lui avait fait confectionner un collier magnifique en cuir rouge qui

portait ces mots gravés sur une plaque de cuivre: «Mademoiselle Cocotte,

au cocher François.»

Elle était devenue énorme. Autant elle avait été maigre, autant elle

était obèse, avec un ventre gonflé sous lequel pendillaient toujours ses

longues mamelles ballottantes. Elle avait engraissé tout d'un coup et

elle marchait maintenant avec peine, les pattes écartées à la façon des

gens trop gros, la gueule ouverte pour souffler, exténuée aussitôt

qu'elle avait essayé de courir.

Elle se montrait d'ailleurs d'une fécondité phénoménale, toujours pleine

presque aussitôt que délivrée, donnant le jour quatre fois l'an à un

chapelet de petits animaux appartenant à toutes les variétés de la race

canine. François, après avoir choisi celui qu'il lui laissait pour

«passer son lait,» ramassait les autres dans son tablier d'écurie et

allait, sans apitoiement, les jeter à la rivière.

Mais bientôt la cuisinière joignit ses plaintes à celles du jardinier.

Elle trouvait des chiens jusque sous son fourneau, dans le buffet, dans

la soupente au charbon, et ils volaient tout ce qu'ils rencontraient.

Le maître, impatienté, ordonna à François de se débarrasser de Cocotte.

L'homme désolé chercha à la placer. Personne n'en voulut. Alors il se

résolut à la perdre, et il la confia à un voiturier qui devait

l'abandonner dans la campagne de l'autre côté de Paris, auprès de

Joinville-le-Pont.

Le soir même, Cocotte était revenue.

Il fallait prendre un grand parti. On la livra, moyennant cinq francs, à

un chef de train allant au Havre. Il devait la lâcher à l'arrivée.

Au bout de trois jours, elle rentrait dans son écurie, harassée,

efflanquée, écorchée, n'en pouvant plus.

Le maître, apitoyé, n'insista pas.

Mais les chiens revinrent bientôt plus nombreux et plus acharnés que

jamais. Et comme on donnait, un soir, un grand dîner, une poularde

truffée fut emportée par un dogue, au nez de la cuisinière qui n'osa pas

la lui disputer.

Le maître, cette fois, se fâcha tout à fait, et, ayant appelé François,

il lui dit avec colère: «Si vous ne me flanquez pas cette bête à l'eau

avant demain matin, je vous fiche à la porte, entendez-vous?»

L'homme fut atterré, et il remonta dans sa chambre pour faire sa malle,

préférant quitter sa place. Puis il réfléchit qu'il ne pourrait entrer

nulle part tant qu'il traînerait derrière lui cette bête incommode; il

songea qu'il était dans une bonne maison, bien payé, bien nourri; il se

dit que vraiment un chien ne valait pas ça; il s'excita au nom de ses

propres intérêts; et il finit par prendre résolument le parti de se

débarrasser de Cocotte au point du jour.

Il dormit mal, cependant. Dès l'aube, il fut debout et, s'emparant d'une

forte corde, il alla chercher la chienne. Elle se leva lentement, se

secoua, étira ses membres et vint fêter son maître.

Alors le courage lui manqua, et il se mit à l'embrasser avec tendresse,

flattant ses longues oreilles, la baisant sur le museau, lui prodiguant

tous les noms tendres qu'il savait.

Mais une horloge voisine sonna six heures. Il ne fallait plus hésiter.

Il ouvrit la porte: «Viens,» dit-il. La bête remua la queue, comprenant

qu'on allait sortir.

Ils gagnèrent la berge, et il choisit une place où l'eau semblait

profonde. Alors il noua un bout de la corde au beau collier de cuir, et

ramassant une grosse pierre, il l'attacha à l'autre bout. Puis il saisit

Cocotte dans ses bras et la baisa furieusement comme une personne qu'on

va quitter. Il la tenait serrée sur sa poitrine, la berçait, l'appelait

«ma belle Cocotte, ma petite Cocotte,» et elle se laissait faire en

grognant de plaisir.

Dix fois il la voulut jeter, et toujours le coeur lui manquait.

Mais brusquement il se décida, et de toute sa force il la lança le plus

loin possible. Elle essaya d'abord de nager, comme elle faisait

lorsqu'on la baignait, mais sa tête, entraînée par la pierre, plongeait

coup sur coup; et elle jetait à son maître des regards éperdus, des

regards humains, en se débattant comme une personne qui se noie. Puis

tout l'avant du corps s'enfonça, tandis que les pattes de derrière

s'agitaient follement hors de l'eau; puis elles disparurent aussi.

Alors, pendant cinq minutes, des bulles d'air vinrent crever à la

surface comme si le fleuve se fût mis à bouillonner; et François,

hagard, affolé, le coeur palpitant, croyait voir Cocotte se tordant dans

la vase; et il se disait, dans sa simplicité de paysan: «Qu'est-ce

qu'elle pense de moi, à c't'heure, c'te bête?»

Il faillit devenir idiot; il fut malade pendant un mois; et, chaque

nuit, il rêvait de sa chienne; il la sentait qui léchait ses mains; il

l'entendait aboyer. Il fallut appeler un médecin. Enfin il alla mieux;

et ses maîtres, vers la fin de juin, l'emmenèrent dans leur propriété de

Biessard, près de Rouen.

Là encore il était au bord de la Seine. Il se mit à prendre des bains.

Il descendait chaque matin avec le palefrenier, et ils traversaient le

fleuve à la nage.

Or, un jour, comme ils s'amusaient à batifoler dans l'eau, François cria

soudain à son camarade:

--Regarde celle-là qui s'amène. Je vas t'en faire goûter une côtelette.

C'était une charogne énorme, gonflée, pelée, qui s'en venait, les pattes

en l'air en suivant le courant.

François s'en approcha en faisant des brasses; et, continuant ses

plaisanteries:

--Cristi! elle n'est pas fraîche. Quelle prise! mon vieux. Elle n'est

pas maigre non plus.

Et il tournait autour, se maintenant à distance de l'énorme bête en

putréfaction.

Puis, soudain, il se tut et il la regarda avec une attention singulière;

puis il s'approcha encore comme pour la toucher, cette fois. Il

examinait fixement le collier; puis il avança le bras, saisit le cou,

fit pivoter la charogne, l'attira tout près de lui, et lut sur le cuivre

verdi qui restait adhérent au cuir décoloré: «Mademoiselle Cocotte, au

cocher François.»

La chienne morte avait retrouvé son maître à soixante lieues de leur

maison!

Il poussa un cri épouvantable et il se mit à nager de toute sa force

vers la berge, en continuant à hurler; et, dès qu'il eut atteint la

terre, il se sauva éperdument, tout nu, par la campagne. Il était fou!

\* \* \* \* \*

LES BIJOUX

[Illustration de TIRADO]

M. Lantin ayant rencontré cette jeune fille, dans une soirée, chez son

sous-chef de bureau, l'amour l'enveloppa comme un filet.

C'était la fille d'un percepteur de province, mort depuis plusieurs

années. Elle était venue ensuite à Paris avec sa mère, qui fréquentait

quelques familles bourgeoises de son quartier dans l'espoir de marier la

jeune personne. Elles étaient pauvres et honorables, tranquilles et

douces. La jeune fille semblait le type absolu de l'honnête femme à

laquelle le jeune homme sage rêve de confier sa vie. Sa beauté modeste

avait un charme de pudeur angélique, et l'imperceptible sourire qui ne

quittait point ses lèvres semblait un reflet de son coeur.

Tout le monde chantait ses louanges; tous ceux qui la connaissaient

répétaient sans fin: «Heureux celui qui la prendra. On ne pourrait

trouver mieux.»

M. Lantin, alors commis municipal au ministère de l'intérieur, aux

appointements annuels de trois mille cinq cents francs, la demanda en

mariage et l'épousa.

Il fut avec elle invraisemblablement heureux. Elle gouverna sa maison

avec une économie si adroite qu'ils semblaient vivre dans le luxe. Il

n'était point d'attentions, de délicatesses, de chatteries qu'elle n'eût

pour son mari; et la séduction de sa personne était si grande que, six

ans après leur rencontre, il l'aimait plus encore qu'aux premiers jours.

Il ne blâmait en elle que deux goûts, celui du théâtre et celui des

bijouteries fausses.

Ses amies (elle connaissait quelques femmes de modestes fonctionnaires)

lui procuraient à tous moments des loges pour les pièces en vogue, même

pour les premières représentations; et elle traînait bon gré, mal gré,

son mari à ces divertissements qui le fatiguaient affreusement après sa

journée de travail. Alors il la supplia de consentir à aller au

spectacle avec quelque dame de sa connaissance qui la ramènerait

ensuite. Elle fut longtemps à céder, trouvant peu convenable cette

manière d'agir. Elle s'y décida enfin par complaisance, et il lui en sut

un gré infini.

Or, ce goût pour le théâtre fit bientôt naître en elle le besoin de se

parer. Ses toilettes demeuraient toutes simples, il est vrai, de bon

goût toujours, mais modestes; et sa grâce douce, sa grâce irrésistible,

humble et souriante, semblait acquérir une saveur nouvelle de la

simplicité de ses robes, mais elle prit l'habitude de pendre à ses

oreilles deux gros cailloux du Rhin qui simulaient des diamants, et elle

portait des colliers en perles fausses, des bracelets en similor, des

peignes agrémentés de verroteries variées jouant les pierres fines.

Son mari, que choquait un peu cet amour du clinquant, répétait souvent:

«Ma chère, quand on n'a pas le moyen de se payer des bijoux véritables,

on ne se montre parée que de sa beauté et de sa grâce, voilà encore les

plus rares joyaux.»

Mais elle souriait doucement et répétait: «Que veux-tu? J'aime ça.

C'est mon vice. Je sais bien que tu as raison; mais on ne se refait pas.

J'aurais adoré les bijoux, moi!»

Et elle faisait rouler dans ses doigts les colliers de perles, miroiter

les facettes des cristaux taillés en répétant: «Mais regarde donc comme

c'est bien fait. On jurerait du vrai.»

Il souriait à son tour en déclarant: «Tu as des goûts de Bohémienne.»

Quelquefois, le soir, quand ils demeuraient en tête-à-tête au coin du

feu, elle apportait sur la table où ils prenaient le thé la boîte de

maroquin où elle enfermait la «pacotille», selon le mot de M. Lantin; et

elle se mettait à examiner ces bijoux imités avec une attention

passionnée, comme si elle eût savouré quelque jouissance secrète et

profonde; et elle s'obstinait à passer un collier au cou de son mari

pour rire ensuite de tout son coeur en s'écriant: «Comme tu es drôle!»

Puis elle se jetait dans ses bras et l'embrassait éperdument.

Comme elle avait été à l'Opéra, une nuit d'hiver, elle rentra toute

frissonnante de froid. Le lendemain elle toussait. Huit jours plus tard

elle mourait d'une fluxion de poitrine.

Lantin faillit la suivre dans la tombe. Son désespoir fut si terrible

que ses cheveux devinrent blancs en un mois. Il pleurait du matin au

soir, l'âme déchirée d'une souffrance intolérable, hanté par le

souvenir, par le sourire, par la voix, par tout le charme de la morte.

Le temps n'apaisa point sa douleur. Souvent pendant les heures du

bureau, alors que les collègues s'en venaient causer un peu des choses

du jour, on voyait soudain ses joues se gonfler, son nez se plisser, ses

yeux s'emplir d'eau; il faisait une grimace affreuse et se mettait à

sangloter.

Il avait gardé intacte la chambre de sa compagne où il s'enfermait tous

les jours pour penser à elle; et tous les meubles, ses vêtements mêmes

demeuraient à leur place, comme ils se trouvaient au dernier jour.

Mais la vie se faisait dure pour lui. Ses appointements qui, entre les

mains de sa femme, suffisaient à tous les besoins du ménage devenaient,

à présent, insuffisants pour lui tout seul. Et il se demandait avec

stupeur comment elle avait su s'y prendre pour lui faire boire toujours

des vins excellents et manger des nourritures délicates qu'il ne

pouvait plus se procurer avec ses modestes ressources.

Il fit quelques dettes et courut après l'argent à la façon des gens

réduits aux expédients. Un matin enfin, comme il se trouvait sans un

sou, une semaine entière avant la fin du mois, il songea à vendre

quelque chose; et tout de suite la pensée lui vint de se défaire de la

«pacotille» de sa femme, car il avait gardé au fond du coeur une sorte de

rancune contre ces «trompe-l'oeil» qui l'irritaient autrefois. Leur vue

même, chaque jour, lui gâtait un peu le souvenir de sa bien-aimée.

Il chercha longtemps dans le tas de clinquant qu'elle avait laissé, car

jusqu'aux derniers jours de sa vie elle en avait acheté obstinément,

rapportant presque chaque soir un objet nouveau, et il se décida pour le

grand collier qu'elle semblait préférer, et qui pouvait bien valoir,

pensait-il, six ou huit francs, car il était vraiment d'un travail très

soigné pour du faux.

Il le mit en sa poche et s'en alla vers son ministère en suivant les

boulevards, cherchant une boutique de bijoutier qui lui inspirât

confiance.

Il en vit une enfin et entra, un peu honteux d'étaler ainsi sa misère et

de chercher à vendre une chose de si peu de prix.

--Monsieur, dit-il au marchand, je voudrais bien savoir ce que vous

estimez ce morceau.

L'homme reçut l'objet, l'examina, le retourna, le soupesa, prit une

loupe, appela son commis, lui fit tout bas des remarques, reposa le

collier sur son comptoir et le regarda de loin pour mieux juger de

l'effet.

M. Lantin, gêné par toutes ces cérémonies, ouvrait la bouche pour

déclarer: «Oh! je sais bien que cela n'a aucune valeur.»--quand le

bijoutier prononça:--Monsieur, cela vaut de douze à quinze mille francs;

mais je ne pourrais l'acheter que si vous m'en faisiez connaître

exactement la provenance.

Le veuf ouvrit des yeux énormes et demeura béant, ne comprenant pas. Il

balbutia enfin:--Vous dites?... Vous êtes sûr. L'autre se méprit sur son

étonnement, et, d'un ton sec:

--Vous pouvez chercher ailleurs si on vous en donne davantage. Pour moi

cela vaut, au plus, quinze mille. Vous reviendrez me trouver si vous ne

trouvez pas mieux.

M. Lantin, tout à fait idiot, reprit son collier et s'en alla, obéissant

à un confus besoin de se trouver seul et de réfléchir.

Mais, dès qu'il fut dans la rue, un besoin de rire le saisit, et il

pensa: «L'imbécile! oh! l'imbécile! Si je l'avais pris au mot tout de

même! En voilà un bijoutier qui ne sait pas distinguer le faux du vrai!»

Et il pénétra chez un autre marchand, à l'entrée de la rue de la Paix.

Dès qu'il eut aperçu le bijou, l'orfèvre s'écria:--Ah! parbleu; je le

connais bien, ce collier; il vient de chez moi.

M. Lantin, fort troublé, demanda:--Combien vaut-il?

--Monsieur, je l'ai vendu vingt-cinq mille. Je suis prêt à le reprendre

pour dix-huit mille, quand vous m'aurez indiqué, pour obéir aux

prescriptions légales, comment vous en êtes détenteur. Cette fois M.

Lantin s'assit perclus d'étonnement. Il reprit:--Mais..., mais,

examinez-le bien attentivement, Monsieur, j'avais cru jusqu'ici qu'il

était en... en faux.

Le joaillier reprit:--Voulez-vous me dire votre nom, Monsieur?

--Parfaitement. Je m'appelle Lantin, je suis employé au Ministère de

l'Intérieur, je demeure 16, rue des Martyrs.

Le marchand ouvrit ses registres, rechercha, et prononça:--Ce collier a

été envoyé en effet à l'adresse de madame Lantin, 16, rue des Martyrs,

le 20 juillet 1876.

Et les deux hommes se regardèrent dans les yeux, l'employé éperdu de

surprise, l'orfèvre flairant un voleur.

Celui-ci reprit:--Voulez-vous me laisser cet objet pendant vingt-quatre

heures seulement, je vais vous en donner un reçu.

M. Lantin balbutia:--Mais oui, certainement. Et il sortit en pliant le

papier qu'il mit dans sa poche.

Puis il traversa la rue, la remonta, s'aperçut qu'il se trompait de

route, redescendit aux Tuileries, passa la Seine, reconnut encore son

erreur, revint aux Champs-Élysées sans une idée nette dans la tête. Il

s'efforçait de raisonner, de comprendre. Sa femme n'avait pu acheter un

objet d'une pareille valeur.--Non, certes.--Mais alors, c'était un

cadeau! Un cadeau de qui? Pourquoi?

Il s'était arrêté, et il demeurait debout au milieu de l'avenue. Le

doute horrible l'effleura.--Elle?--Mais alors tous les autres bijoux

étaient aussi des cadeaux! Il lui sembla que la terre remuait; qu'un

arbre, devant lui, s'abattait; il étendit les bras et s'écroula, privé

de sentiment.

Il reprit connaissance dans la boutique d'un pharmacien où les passants

l'avaient porté. Il se fit reconduire chez lui, et s'enferma.

Jusqu'à la nuit il pleura éperdument, mordant un mouchoir pour ne pas

crier. Puis il se mit au lit accablé de fatigue et de chagrin, et il

dormit d'un pesant sommeil.

Un rayon de soleil le réveilla, et il se leva lentement pour aller à son

ministère. C'était dur de travailler après de pareilles secousses. Il

réfléchit alors qu'il pouvait s'excuser auprès de son chef; et il lui

écrivit. Puis il songea qu'il fallait retourner chez le bijoutier; et

une honte l'empourpra. Il demeura longtemps à réfléchir. Il ne pouvait

pourtant pas laisser le collier chez cet homme, il s'habilla et sortit.

Il faisait beau, le ciel bleu s'étendait sur la ville qui semblait

sourire. Des flâneurs allaient devant eux, les mains dans leurs poches.

Lantin se dit, en les regardant passer: «Comme on est heureux quand on a

de la fortune. Avec de l'argent on peut secouer jusqu'aux chagrins, on

va où l'on veut, on voyage, on se distrait! Oh! si j'étais riche!»

Il s'aperçut qu'il avait faim, n'ayant pas mangé depuis l'avant-veille.

Mais sa poche était vide, et il se ressouvint du collier. Dix-huit mille

francs! Dix-huit-mille francs! c'était une somme, cela!

Il gagna la rue de la Paix et commença à se promener de long en large

sur le trottoir, en face de la boutique. Dix-huit mille francs! Vingt

fois il faillit entrer; mais la honte l'arrêtait toujours.

Il avait faim pourtant, grand faim, et pas un sou. Il se décida

brusquement, traversa la rue en courant pour ne pas se laisser le temps

de réfléchir, et il se précipita chez l'orfèvre.

Dès qu'il l'aperçut, le marchand s'empressa, offrit un siège avec une

politesse souriante. Les commis eux-mêmes arrivèrent, qui regardaient de

côté Lantin, avec des gaietés dans les yeux et sur les lèvres.

Le bijoutier déclara:--Je me suis renseigné, Monsieur, et si vous êtes

toujours dans les mêmes dispositions, je suis prêt à vous payer la somme

que je vous ai proposée.

L'employé balbutia:--Mais certainement.

L'orfèvre tira d'un tiroir dix-huit grands billets, les compta, les

tendit à Lantin, qui signa un petit reçu et mit d'une main frémissante

l'argent dans sa poche.

Puis, comme il allait sortir, il se tourna vers le marchand qui souriait

toujours, et, baissant les yeux:--J'ai... j'ai d'autres bijoux... qui me

viennent... qui me viennent... de la même succession. Vous

conviendrait-il de me les acheter aussi?

Le marchand s'inclina:--Mais certainement, monsieur. Un des commis

sortit pour rire à son aise; un autre se mouchait avec force.

Lantin impassible, rouge et grave, annonça:--Je vais vous les apporter.

Et il prit un fiacre pour aller chercher les joyaux.

Quand il revint chez le marchand, une heure plus tard, il n'avait pas

encore déjeuné. Ils se mirent à examiner les objets, pièce à pièce,

évaluant chacun. Presque tous venaient de la maison.

Lantin, maintenant, discutait les estimations, se fâchait, exigeait

qu'on lui montrât les livres de vente, et parlait de plus en plus haut à

mesure que s'élevait la somme.

Les gros brillants d'oreilles valent vingt mille francs, les bracelets

trente-cinq mille, les broches, bagues et médaillons seize mille, une

parure d'émeraudes et de saphirs quatorze mille; un solitaire suspendu à

une chaîne d'or formant collier quarante mille; le tout atteignant le

chiffre de cent quatre-vingt-seize mille francs.

Le marchand déclara avec une bonhomie railleuse:--Cela vient d'une

personne qui mettait toutes ses économies en bijoux.

Lantin prononça gravement.--C'est une manière comme une autre de placer

son argent. Et il s'en alla après avoir décidé avec l'acquéreur qu'une

contre-expertise aurait lieu le lendemain.

Quand il se trouva dans la rue, il regarda la colonne Vendôme avec

l'envie d'y grimper, comme si c'eût été un mât de cocagne. Il se sentait

léger à jouer à saute-mouton par dessus la statue de l'Empereur perché

là haut dans le ciel.

Il alla déjeuner chez Voisin et but du vin à vingt francs la bouteille.

Puis il prit un fiacre et fit un tour au bois. Il regardait les

équipages avec un certain mépris, oppressé du désir de crier aux

passants: «Je suis riche aussi, moi. J'ai deux cent mille francs!»

Le souvenir de son ministère lui revint. Il s'y fit conduire, entra

délibérément chez son chef et annonça:--Je viens, Monsieur, vous donner

ma démission. J'ai fait un héritage de trois cent mille francs. Il alla

serrer la main de ses anciens collègues et leur confia ses projets

d'existence nouvelle; puis il dîna au Café anglais.

Se trouvant à côté d'un monsieur qui lui parut distingué, il ne put

résister à la démangeaison de lui confier, avec une certaine

coquetterie, qu'il venait d'hériter de quatre cent mille francs.

Pour la première fois de sa vie il ne s'ennuya pas au théâtre, et il

passa sa nuit avec des filles.

Six mois plus tard il se remariait. Sa seconde femme était très honnête,

mais d'un caractère difficile. Elle le fit beaucoup souffrir.

\* \* \* \* \*

APPARITION

[Illustration de ROCHEGROSSE]

On parlait de séquestration à propos d'un procès récent. C'était à la

fin d'une soirée intime, rue de Grenelle, dans un ancien hôtel, et

chacun avait son histoire, une histoire qu'il affirmait vraie.

Alors le vieux marquis de la Tour-Samuel, âgé de quatre-vingt-deux ans,

se leva et vint s'appuyer à la cheminée. Il dit de sa voix un peu

tremblante:

«--Moi aussi, je sais une chose étrange, tellement étrange, qu'elle a

été l'obsession de ma vie. Voici maintenant cinquante-six ans que cette

aventure m'est arrivée, et il ne se passe pas un mois sans que je la

revoie en rêve. Il m'est demeuré de ce jour-là une marque, une empreinte

de peur, me comprenez-vous? Oui, j'ai subi l'horrible épouvante, pendant

dix minutes, d'une telle façon que depuis cette heure une sorte de

terreur constante m'est restée dans l'âme. Les bruits inattendus me

font tressaillir jusqu'au coeur; les objets que je distingue mal dans

l'ombre du soir me donnent une envie folle de me sauver. J'ai peur la

nuit, enfin.

«Oh! je n'aurais pas avoué cela avant d'être arrivé à l'âge où je suis.

Maintenant je peux tout dire. Il est permis de n'être pas brave devant

les dangers imaginaires, quand on a quatre-vingt-deux ans. Devant les

dangers véritables, je n'ai jamais reculé, mesdames.

«Cette histoire m'a tellement bouleversé l'esprit, a jeté en moi un

trouble si profond, si mystérieux, si épouvantable, que je ne l'ai même

jamais racontée. Je l'ai gardée dans le fond intime de moi, dans ce fond

où l'on cache les secrets pénibles, les secrets honteux, toutes les

inavouables faiblesses que nous avons dans notre existence.

«Je vais vous dire l'aventure telle quelle, sans chercher à l'expliquer.

Il est bien certain qu'elle est explicable, à moins que je n'aie eu mon

heure de folie. Mais non, je n'ai pas été fou, et je vous en donnerai la

preuve. Imaginez ce que vous voudrez. Voici les faits tout simples.

«C'était en 1827, au mois de juillet. Je me trouvais à Rouen en

garnison.

«Un jour, comme je me promenais sur le quai, je rencontrai un homme que

je crus reconnaître sans me rappeler au juste qui c'était. Je fis, par

instinct, un mouvement pour m'arrêter. L'étranger aperçut ce geste, me

regarda et tomba dans mes bras.

«C'était un ami de jeunesse que j'avais beaucoup aimé. Depuis cinq ans

que je ne l'avais vu, il semblait vieilli d'un demi-siècle. Ses cheveux

étaient tout blancs; et il marchait courbé, comme épuisé. Il comprit ma

surprise et me conta sa vie. Un malheur terrible l'avait brisé.

«Devenu follement amoureux d'une jeune fille, il l'avait épousée dans

une sorte d'extase de bonheur. Après un an d'une félicité surhumaine et

d'une passion inapaisée, elle était morte subitement d'une maladie de

coeur, tuée par l'amour lui-même, sans doute.

«Il avait quitté son château le jour même de l'enterrement, et il était

venu habiter son hôtel de Rouen. Il vivait là, solitaire et désespéré,

rongé par la douleur, si misérable qu'il ne pensait qu'au suicide.

«--Puisque je te retrouve ainsi, me dit-il, je te demanderai de me

rendre un grand service, c'est d'aller chercher chez moi dans le

secrétaire de ma chambre, de notre chambre, quelques papiers dont j'ai

un urgent besoin. Je ne puis charger de ce soin un subalterne ou un

homme d'affaires, car il me faut une impénétrable discrétion et un

silence absolu. Quant à moi, pour rien au monde je ne rentrerai dans

cette maison.

«Je te donnerai la clef de cette chambre que j'ai fermée moi-même en

partant, et la clef de mon secrétaire. Tu remettras en outre un mot de

moi à mon jardinier qui t'ouvrira le château.

«Mais viens déjeuner avec moi demain, et nous causerons de cela.

«Je lui promis de lui rendre ce léger service. Ce n'était d'ailleurs

qu'une promenade pour moi, son domaine se trouvant situé à cinq lieues

de Rouen environ. J'en avais pour une heure à cheval.

«À dix heures, le lendemain, j'étais chez lui. Nous déjeunâmes en

tête-à-tête; mais il ne prononça pas vingt paroles. Il me pria de

l'excuser; la pensée de la visite que j'allais faire dans cette chambre,

où gisait son bonheur, le bouleversait, me disait-il. Il me parut en

effet singulièrement agité, préoccupé, comme si un mystérieux combat se

fût livré dans son âme.

«Enfin il m'expliqua exactement ce que je devais faire. C'était bien

simple. Il me fallait prendre deux paquets de lettres et une liasse de

papiers enfermés dans le premier tiroir de droite du meuble dont j'avais

la clef. Il ajouta:

«--Je n'ai pas besoin de te prier de n'y point jeter les yeux.

«Je fus presque blessé de cette parole, et je le lui dis un peu

vivement. Il balbutia:

«--Pardonne-moi, je souffre trop.

«Et il se mit à pleurer.

«Je le quittai vers une heure pour accomplir ma mission.

«Il faisait un temps radieux, et j'allais au grand trot à travers les

prairies, écoutant des chants d'alouettes et le bruit rythmé de mon

sabre sur ma botte.

«Puis j'entrai dans la forêt et je mis au pas mon cheval. Des branches

d'arbres me caressaient le visage; et parfois j'attrapais une feuille

avec mes dents et je la mâchais avidement, dans une de ces joies de

vivre qui vous emplissent, on ne sait pourquoi, d'un bonheur tumultueux

et comme insaisissable, d'une sorte d'ivresse de force.

«En approchant du château, je cherchai dans ma poche la lettre que

j'avais pour le jardinier, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle était

cachetée. Je fus tellement surpris et irrité que je faillis revenir sans

m'acquitter de ma commission. Puis je songeai que j'allais montrer là

une susceptibilité de mauvais goût. Mon ami avait pu d'ailleurs fermer

ce mot sans y prendre garde, dans le trouble où il était.

«Le manoir semblait abandonné depuis vingt ans. La barrière, ouverte et

pourrie, tenait debout on ne sait comment. L'herbe emplissait les

allées; on ne distinguait plus les plates-bandes du gazon.

«Au bruit que je fis en tapant à coups de pied dans un volet, un vieil

homme sortit d'une porte de côté et parut stupéfait de me voir. Je

sautai à terre et je lui remis ma lettre. Il la lut, la relut, la

retourna, me considéra en dessous, mit le papier dans sa poche et

prononça:

«--Eh bien! qu'est-ce que vous désirez?

«Je répondis brusquement.

«--Vous devez le savoir, puisque vous avez reçu là-dedans les ordres de

votre maître; je veux entrer dans ce château.

«Il semblait atterré. Il déclara:

«--Alors, vous allez dans... dans sa chambre?

«Je commençais à m'impatienter.

«--Parbleu! Mais est-ce que vous auriez l'intention de m'interroger, par

hasard?

«Il balbutia:

«--Non... monsieur... mais c'est que... c'est qu'elle n'a pas été

ouverte depuis... depuis la... la mort. Si vous voulez m'attendre cinq

minutes, je vais aller... aller voir si...

«Je l'interrompis avec colère:

«--Ah! çà, voyons, vous fichez-vous de moi? Vous n'y pouvez pas entrer,

puisque voici la clef.

«Il ne savait plus que dire.

«--Alors, monsieur, je vais vous montrer la route.

«--Montrez-moi l'escalier et laissez-moi seul. Je la trouverai bien sans

vous.

«--Mais..., monsieur..., cependant...

«Cette fois, je m'emportai tout à fait.

«--Maintenant, taisez-vous, n'est-ce pas? ou vous aurez affaire à moi.

«Je l'écartai violemment et je pénétrai dans la maison.

«Je traversai d'abord la cuisine, puis deux petites pièces que cet homme

habitait avec sa femme. Je franchis ensuite un grand vestibule, je

montai l'escalier et je reconnus la porte indiquée par mon ami.

«Je l'ouvris sans peine et j'entrai.

«L'appartement était tellement sombre que je n'y distinguai rien

d'abord. Je m'arrêtai, saisi par cette odeur moisie et fade des pièces

inhabitées et condamnées, des chambres mortes. Puis, peu à peu, mes yeux

s'habituèrent à l'obscurité, et je vis assez nettement une grande pièce

en désordre, avec un lit sans draps, mais gardant ses matelas et ses

oreillers, dont l'un portait l'empreinte profonde d'un coude ou d'une

tête comme si on venait de se poser dessus.

«Les sièges semblaient en déroute. Je remarquai qu'une porte, celle

d'une armoire sans doute, était demeurée entr'ouverte.

«J'allai d'abord à la fenêtre pour donner du jour et je l'ouvris; mais

les ferrures du contrevent étaient tellement rouillées que je ne pus les

faire céder.

«J'essayai même de les casser avec mon sabre, sans y parvenir. Comme je

m'irritais de ces efforts inutiles, et comme mes yeux s'étaient enfin

parfaitement accoutumés à l'ombre, je renonçai à l'espoir d'y voir plus

clair et j'allai au secrétaire.

«Je m'assis dans un fauteuil, j'abattis la tablette, j'ouvris le tiroir

indiqué. Il était plein jusqu'aux bords. Il ne me fallait que trois

paquets, que je savais comment reconnaître, et je me mis à les chercher.

«Je m'écarquillais les yeux à déchiffrer les suscriptions, quand je crus

entendre ou plutôt sentir un frôlement derrière moi. Je n'y pris point

garde, pensant qu'un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe.

Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me

fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était

tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me

retourner, par pudeur pour moi-même. Je venais alors de découvrir la

seconde des liasses qu'il me fallait; et je trouvais justement la

troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule,

me fit faire un bon de fou à deux mètres de là. Dans mon élan je m'étais

retourné, la main sur la poignée de mon sabre, et certes, si je ne

l'avais pas senti à mon côté, mon sabre, je me serais enfui comme un

lâche.

«Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le

fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

«Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre

à la renverse! Oh! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir

ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond; on ne

sent plus son coeur; le corps entier devient mou comme une éponge; on

dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

«Je ne crois pas aux fantômes; eh bien! j'ai défailli sous la hideuse

peur des morts; et j'ai souffert, oh! souffert en quelques instants plus

qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des

épouvantes surnaturelles.

«Si elle n'avait pas parlé, je serais mort peut-être! Mais elle parla;

elle parla d'une voix douce et douloureuse qui faisait vibrer les nerfs.

Je n'oserais pas dire que je redevins maître de moi et que je retrouvai

ma raison. Non. J'étais éperdu à ne plus savoir ce que je faisais; mais

cette espèce de fierté intime que j'ai en moi, un peu d'orgueil de

métier aussi, me faisaient garder, presque malgré moi, une contenance

honorable. Je posais pour moi, et pour elle sans doute, pour elle,

quelle qu'elle fût, femme ou spectre. Je me suis rendu compte de tout

cela plus tard, car je vous assure que, dans l'instant de l'apparition,

je ne songeais à rien. J'avais peur.

«Elle dit:

«--Oh! monsieur, vous pouvez me rendre un grand service!

«Je voulus répondre, mais il me fut impossible de prononcer un mot. Un

bruit vague sortit de ma gorge.

«Elle reprit:

«--Voulez-vous? Vous pouvez me sauver, me guérir. Je souffre

affreusement. Je souffre toujours. Je souffre, oh! je souffre!

«Et elle s'assit doucement dans mon fauteuil. Elle me regardait:

«--Voulez-vous?

«Je fis: «Oui!» de la tête, ayant encore la voix paralysée.

«Alors elle me tendit un peigne de femme en écaille et elle murmura:

«--Peignez-moi, oh! peignez-moi; cela me guérira; il faut qu'on me

peigne. Regardez ma tête... Comme je souffre; et mes cheveux, comme ils

me font mal!

«Ses cheveux dénoués, très longs, très noirs, me semblait-il, pendaient

par dessus le dossier du fauteuil et touchaient la terre.

«Pourquoi ai-je fait ceci? Pourquoi ai-je reçu en frissonnant ce peigne,

et pourquoi ai-je pris dans mes mains ses longs cheveux qui me donnèrent

à la peau une sensation de froid atroce comme si j'eusse manié des

serpents? Je n'en sais rien.

«Cette sensation m'est restée dans les doigts et je tressaille en y

songeant.

«Je la peignai. Je maniai je ne sais comment cette chevelure de glace.

Je la tordis, je la renouai et la dénouai; je la tressai comme on tresse

la crinière d'un cheval. Elle soupirait, penchait la tête, semblait

heureuse.

«Soudain elle me dit: «Merci!» m'arracha le peigne des mains et s'enfuit

par la porte que j'avais remarquée entr'ouverte.

«Resté seul, j'eus, pendant quelques secondes, ce trouble effaré des

réveils après les cauchemars. Puis je repris enfin mes sens; je courus à

la fenêtre et je brisai les contrevents d'une poussée furieuse.

«Un flot de jour entra. Je m'élançai sur la porte par où cet être était

parti. Je la trouvai fermée et inébranlable.

«Alors une fièvre de fuite m'envahit, une panique, la vraie panique des

batailles. Je saisis brusquement les trois paquets de lettres sur le

secrétaire ouvert; je traversai l'appartement en courant, je sautai les

marches de l'escalier quatre par quatre, je me trouvai dehors je ne sais

par où, et, apercevant mon cheval à dix pas de moi, je l'enfourchai d'un

bond et partis au galop.

«Je ne m'arrêtai qu'à Rouen, et devant mon logis. Ayant jeté la bride à

mon ordonnance, je me sauvai dans ma chambre où je m'enfermai pour

réfléchir.

Alors, pendant une heure, je me demandai anxieusement si je n'avais pas

été le jouet d'une hallucination. Certes, j'avais eu un de ces

incompréhensibles ébranlements nerveux, un de ces affolements du cerveau

qui enfantent les miracles, à qui le Surnaturel doit sa puissance.

«Et j'allais croire à une vision, à une erreur de mes sens, quand je

m'approchai de ma fenêtre. Mes yeux, par hasard, descendirent sur ma

poitrine. Mon dolman était plein de cheveux, de longs cheveux de femme

qui s'étaient enroulés aux boutons!

«Je les saisis un à un, et je les jetai dehors avec des tremblements

dans les doigts.

«Puis j'appelai mon ordonnance. Je me sentais trop ému, trop troublé,

pour aller le jour même chez mon ami. Et puis je voulais mûrement

réfléchir à ce que je devais lui dire.

«Je lui fis porter ses lettres, dont il remit un reçu au soldat. Il

s'informa beaucoup de moi. On lui dit que j'étais souffrant, que j'avais

reçu un coup de soleil, je ne sais quoi. Il parut inquiet.

«Je me rendis chez lui le lendemain, dès l'aube, résolu à lui dire la

vérité. Il était sorti de la veille au soir et pas rentré.

«Je revins dans la journée, on ne l'avait pas revu. J'attendis une

semaine. Il ne reparut pas. Alors je prévins la justice. On le fit

rechercher partout, sans découvrir une trace de son passage ou de sa

retraite.

«Une visite minutieuse fut faite du château abandonné. On n'y découvrit

rien de suspect.

«Aucun indice ne révéla qu'une femme y eût été cachée.

«L'enquête n'aboutissant à rien, les recherches furent interrompues.

«Et, depuis cinquante-six ans, je n'ai rien appris. Je ne sais rien de

plus.»

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

TABLE

Clair de Lune

Un Coup d'État

Le Loup

L'Enfant

Conte de Noël

La Reine Hortense

Le Pardon

La Légende du Mont Saint-Michel

Une Veuve

Mademoiselle Cocotte

Les Bijoux

Apparition

\* \* \* \* \*

BIBLIOTHÈQUE

NATIONALE

[Illustration]

CHÂTEAU de SABLÉ

1984

End of the Project Gutenberg EBook of Claire de Lune, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CLAIRE DE LUNE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11199-8.txt or 11199-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/1/1/9/11199/

Produced by Miranda van de Heijning, Brett Koonce and PG Distributed

Proofreaders. This file was produced from images generously made

available by gallica (Bibliotheque nationale de France) at

http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year.

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL